

Le Courrier du Mémorial



Bulletin de liaison des Amis du Mémorial de l'Alsace-Moselle

N° 29 / Mars 2017

sommaire

- 1 Éditorial
- 2 Jean-Paul
- 3 Les rendez-vous de l'AMAM
- 4-5 Le rallye de l'AMAM 2016
- 6-7 La page du Mémorial
- 8-9 À la recherche d'Edmond Michelet
- 10-13 Rodina
- 14-19 DOSSIER : Archéologie
- 20-21 Un appel de Hubert France
- 22 Andrée Gadat, résistante
- 23-25 L'université de Strasbourg « repliée » à Clermont-Ferrand
- 26-27 Rencontre des Mémoires janvier 2017
- 28 Morceaux choisis de Louis Aragon
- I-IV Initiation à l'archéologie

Graver dans la pierre !



Et sur les ruines de la tyrannie

Une main tracera nos noms. »

Alexandre Pouchkine

Dès l'aube de l'humanité, les hommes ont éprouvé le besoin de laisser des marques de leur passage ; elles sont souvent gravées dans la pierre ou le marbre, le métal, la céramique, l'ivoire, le verre...

« Étranger, va dire à Sparte qu'ici nous gisons dociles à tes ordres » : l'inscription se trouvait, à en croire Hérodote, au défilé des Thermopyles, là où trois cents Grecs sont morts pour préserver la liberté de leurs enfants face à Xerxès le puissant Empereur des Perses.

Le « devoir de mémoire » ne date donc pas d'aujourd'hui ; c'est certes une manière de faire le deuil mais c'est aussi un devoir de reconnaissance envers ceux qui ont construit notre pays et notre histoire, ceux qui ont conquis, souvent dans la douleur, nos libertés et nos valeurs. La 2^e Guerre mondiale fut la plus meurtrière de toutes et l'Alsace a payé un tribut plus lourd que la plupart des autres régions françaises. Alors quel pourrait être notre « défilé des Thermopyles » pour honorer toutes nos victimes, tous ceux qui sont morts pour la France : victimes militaires et victimes civiles (Malgré-nous, juifs, déportés, résistants, PRO, tués lors des bombardements...). Après bien des débats, à la manière alsaco-byzantine, l'idée d'un mur des noms fut retenue. Il sera édifié le long du chemin qui mène au Mémorial de Schirmeck. Un homme n'est jamais mort tant que son souvenir demeure présent dans l'esprit des autres hommes disait Cicéron. Le visiteur qui déambulera le long du mur des noms qui zigzague vers le Mémorial se verra dès lors accompagné par les cohortes de l'ombre ; celles-ci rompant l'indifférence générale et l'égoïsme de l'oubli, créeront une exceptionnelle communion avec ceux dont l'abnégation et le sacrifice ont permis la survie de nos idéaux. Si cette montée est un hommage du cœur aux acteurs de l'histoire, aux humbles et aux oubliés, elle devient aussi un appel à notre conscience, un appel qui se transforme en plaidoyer pour la paix. Écoutez-les ! Ils nous interpellent : les guerres et les massacres sont-ils donc les seuls moyens de régler vos litiges entre nations ? Sommes-nous morts pour rien si vous préférez souffler sur les feux de la poudrière plutôt que de vous activer à un avenir de paix ? Pourquoi saboter l'œuvre de vos pères qui ont réalisé l'Europe ?

Ainsi le cheminement et le recueillement le long de ce mur sera non seulement un parcours pour rendre hommage à toutes les victimes de la barbarie mais aussi un outil éducatif pour porter le message universel de réconciliation et de construction européenne dont la reconstruction du Mémorial se fera largement l'écho. Et on réalisera alors la vision du général de Gaulle :

« Le souvenir ! Ce n'est pas seulement un pieux hommage rendu aux morts, mais c'est aussi un ferment toujours à l'œuvre dans les actions des vivants. » ■

RALLYE 2017

INSCRIPTION 21 mai

Voir ci-après page 4

19 février 2017

Marcel Spisser



Les grandes douleurs sont muettes, dit-on. Pourtant le départ brutal de notre secrétaire général de l'AMAM, Jean-Paul Gully, nous a tous bouleversés et nous laisse orphelins.

C'était un ami de près de cinquante ans !

J'étais jeune professeur d'histoire-géographie, au milieu des années soixante-dix, quand il arriva comme principal du collège du Hohberg à Kœnigshoffen (aujourd'hui collège Twinger). Mosellan d'origine, ancien élève de l'École Normale de Lorraine, éphémère professeur d'allemand, il venait d'opter pour une carrière administrative dans l'Éducation Nationale. D'emblée il se révéla comme un chef d'établissement hors du commun. Il supervisera la construction de son collège de banlieue car à son arrivée nous enseignions encore dans des baraques provisoires. Il nous lançait dans toutes les innovations pédagogiques : emploi du temps souple, ouverture de l'enseignement sur l'environnement économique et social, formation du jeune consommateur européen, participation à l'équipe académique pour la mise en place des ZEP... Aujourd'hui une des principales activités de la réforme des collèges est la mise en place des EPI ; et bien cette même organisation existait déjà, il y a trente ans, dans le collège de Jean-Paul et pendant dix ans les DNA s'en faisaient l'écho en y consacrant une page par mois sous la rubrique « Le journal à l'école » ! Souvent cité dans les revues pédagogiques le Hohberg attira de nombreux visiteurs : journalistes, parents d'élèves, stagiaires... et même madame Alliot-Marie alors jeune secrétaire d'État à l'enseignement supérieur qui y passa une journée et qualifia l'établissement de « Temple de la pédagogie » ce dont Jean-Paul était particulièrement fier, il en parlait encore quelques jours avant son départ.

Mais un principal ne peut passer sa vie dans un même collège, il migra donc dans un lycée. Un grand chantier attendait le nouveau proviseur à Bouxwiller où il s'agissait de rénover un vieux bâtiment ; redevenu bâtisseur il en fit un petit bijou bien adapté à la pédagogie

du XXI^e siècle pour le plus grand bonheur des lycéens de la région... et retarda d'un an son départ à la retraite pour présider à l'achèvement des travaux.

Pendant ses dix années de retraite il s'est dévoué corps et âme pour le développement de notre association, pour le rayonnement du Mémorial de l'Alsace-Moselle et la sauvegarde de notre mémoire régionale. Secrétaire général il était l'organisateur de nos multiples activités : planification de notre calendrier, cafés d'histoire, Rencontres des Mémoires, rallye annuel, refonte des statuts, recrutement d'adhérents, diffusion de nos publications... Il était resté comme je l'ai connu en son début de carrière, un bourreau de travail et de conscience professionnelle.

Un homme sensible, plein d'empathie pour autrui

Certes, à beaucoup d'entre nous il apparaissait froid, rugueux, ombrageux, bourru voire grognon. Un sociologue a affirmé à propos des Alsaciens qu'ils avaient bon caractère à condition qu'on s'en donne la peine de le découvrir ; si c'est vrai pour les Alsaciens c'est encore plus le cas pour les Lorrains, et encore davantage pour Jean-Paul ! Mais cette apparence s'évanouissait vite pour qui avait le temps de le connaître, de travailler avec lui dans la longue durée. La carapace se lézardait d'elle-même et dévoilait un homme sensible, plein d'empathie pour autrui, la main sur son cœur généreux. Son attachement à nos valeurs républicaines guidait tous ses actes n'oubliant jamais qu'il était colonel dans la réserve de la gendarmerie et chevalier dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur. Jean-Paul, tu nous as tous marqués par ta volonté militante d'aider et de transmettre ; tu resteras à jamais pour nous un ami dévoué, imaginatif, parfois doué d'humour mais toujours humble et attachant.

Marcel Spisser



Les rendez-vous de l'AMAM



Café d'histoire : à Strasbourg

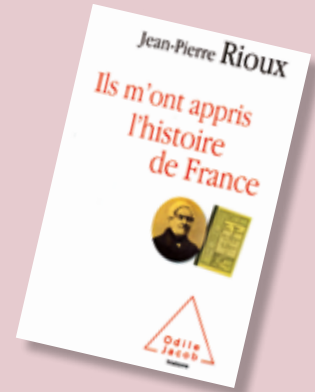


Il a animé le 100^e Café d'histoire...
Il revient pour le 150^e !

JEAN-PIERRE RIOUX

« Faut-il toujours apprendre l'histoire de France ? »

Le mardi 25 avril 2017 à 18h30 au Michel



À Mulhouse des cafés qui font débat

► Mardi 28 février, 18h30, Grand comptoir

Nicolas STOSKOPF, professeur émérite à l'université de Haute-Alsace.

Faut-il célébrer ou déplorer le traité de Rome (1957) ?

On ne se serait pas posé cette question il y a quelques années... Le traité de Rome n'est-il pas l'étape déterminante d'une construction européenne qui a tellement bien fonctionné que, démarrant à 6, elle a entraîné finalement l'adhésion de 28 pays ? En même temps, les reproches adressés à une Europe « des marchands », « technocratique », « loin des peuples », marquée par un « déficit démocratique », portant atteinte aux souverainetés nationales et à l'indépendance, ne trouvent-ils pas leur origine dans le traité de Rome ? Peut-être aussi, ne mérite-t-il ni cet excès d'honneur, ni cette indignité, mais doit-il être replacé dans le contexte des années 1950 où réussites et échecs impriment une certaine trajectoire à la construction européenne. En tout cas, le soixantième anniversaire de la signature du traité de Rome conduit à poser le problème d'un point de vue historique.

► Mardi 21 mars, 18h30, Grand comptoir

Sylvain SCHIRMANN, Professeur des Universités à l'IEP de Strasbourg sur un poste Histoire des Relations internationales contemporaines. Directeur de l'IEP de Strasbourg de 2006 à 2015.

« Les États-Unis face aux défis internationaux »

Quelles sont les priorités de la politique extérieure des États-Unis au lendemain de l'élection présidentielle américaine ? Face aux défis : terrorisme, enjeux environnementaux, émergence d'autres puissances, comment les États-Unis envisagent-ils leurs priorités ?

Comment comptent-ils rester une puissance incontournable de la scène internationale ? La question des permanences et des inflexions dans la politique extérieure américaine est ainsi au centre de cette intervention.

► Mardi 4 avril, 18h30, Grand Comptoir

William GASPARINI, Sociologue, Professeur à la Faculté des sciences du sport de l'Université de Strasbourg, directeur de l'Ecole doctorale « Sciences Humaines et Sociales. Perspectives européennes », lauréat d'une chaire européenne Jean Monnet en sociologie du sport.

« Le football, laboratoire ou reflet de l'ethnisation de la société ? »

Le football (notamment de haut niveau), parmi d'autres sports populaires, constitue l'un des lieux de visibilité d'individus dont les histoires familiales renvoient, d'une part, aux liens historiques entre une nation et ses anciennes colonies et, d'autre part, à la diversité du « creuset » national. Dès lors, le football français présente deux faces : son endroit – l'apport positif du métissage dans les équipes nationales et les clubs professionnels — et son envers — la célébration des origines et leur usage idéologique —. Le débat public qui a eu lieu fin Mai 2016 autour la non sélection de Karim Benzema et Hatem Ben Arfa en équipe de France a révélé le processus d'ethnisation des rapports sociaux en cours dans la société française. Par la mise en exergue des origines des footballeurs en vue, les leaders d'opinion et entrepreneurs d'ethnicité entérinent l'idée que les inégalités sociales ont davantage à voir avec la discrimination ethnique qu'avec la domination économique. En cela, ils ont réussi à imposer leur vision idéologique de la société en opérant un transfert des catégories ethniques vers les champs scientifiques.

Le rallye de l'AMAM 2016

Molsheim centre de la contre-réforme et fief de Bugatti



Dans la Chartreuse de Molsheim il n'y a que 18 cellules comme celle-ci (elles sont à l'heure actuelle en pleine restauration grâce à la volonté de la municipalité). Les Chartreux ne sont jamais nombreux car à partir d'un certain nombre les problèmes matériels perturberaient leur vie spirituelle.

Pour ce 11^e Rallye, nous avons besoin de spiritualité, de recueillement et d'innovation. Nous n'avons pas cherché très longtemps. Ce 11^e rallye ne pouvait se dérouler qu'à Molsheim, centre de la contre-Réforme et fief de Bugatti.

Quoi de plus agréable que de prendre le temps. Le temps de la promenade, le temps de l'observation, le temps de la réflexion et le temps du partage.

La matinée a permis à nos fidèles participants de fréquenter les nombreux lieux de culte que compte Molsheim, de l'église des Jésuites à La Chartreuse en passant par la chapelle des chanoines de l'Œuvre Notre-Dame. Ils ont découvert les dessins en trompe l'œil qui décorent la pharmacie, se sont arrêtés, amusés et fascinés, devant la maison d'un artiste local dont la façade est décorée d'une multitude de figurines. Place de l'Hôtel de Ville, ils ont admiré le bâtiment le plus célèbre de la ville, la Metzsig et son jacquemart. Ils ont observé, un peu intrigués, les formes étranges qui encadrent la place, avec d'un côté Saint-Georges et de l'autre un radiateur en nid d'abeilles.

Si Molsheim est mondialement connue, elle le doit moins à Saint-Georges qu'à Bugatti, Ettore Bugatti, originaire de Milan, qui a eu la lumineuse idée d'installer en 1909 ses usines à Molsheim. Saviez-vous qu'il est à l'origine de multiples inventions et qu'il a déposé 1200 brevets ? Il a inventé entre autres un rasoir électrique et un siège pour cabinet dentaire ... surprenant !

La pause méridienne s'est déroulée à l'ombre des arbres dans une ambiance à la fois conviviale et chaleureuse. Les échanges n'ont été interrompus que par quelques difficiles épreuves qui nécessitaient la plus grande concentration. Devinez laquelle a eu le plus de succès ?

L'après-midi s'est terminée, comme de coutume, au Mémorial à Schirmeck, autour d'un verre de l'amitié. Le fond de l'air était doux, personne n'avait vraiment envie de partir... Quoi de plus agréable que de prendre le temps.

Un grand merci à toutes et à tous pour ce temps partagé.

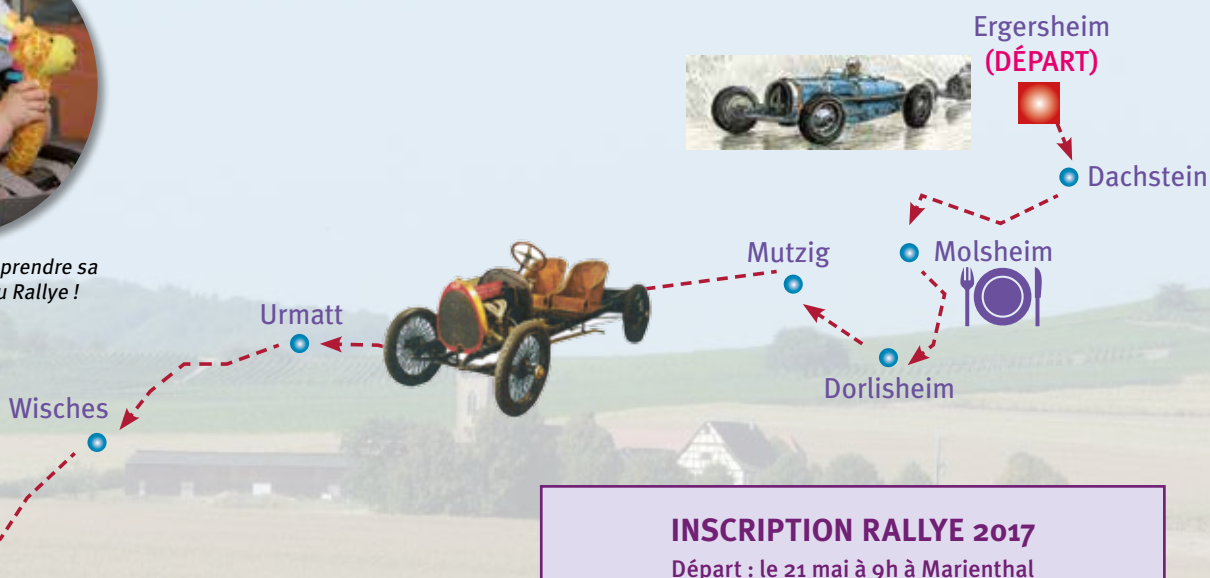
Mireille Biret



Il n'y a pas d'âge pour prendre sa Bugatti et participer au Rallye !



Schirmeck (ARRIVÉE)



INSCRIPTION RALLYE 2017

Départ : le 21 mai à 9h à Marienthal

Participation : 15€ par équipe

S'adresser à Marcel Spisser

46 rue de Ribeauvillé 67100 Strasbourg

T. 03 88 34 75 42 - spissercatherine@aol.com



Quel est cet intrus qui s'est invité au pique-nique ?
Pour le savoir, retournez le magazine.



LE PALMARÈS



1^{ER} PRIX – TROPHÉE JEAN-LOUIS ENGLISH

L'équipe de Christian Isaac, Fabienne Isaac, Aurore Isaac.

2^{ÈME} PRIX

L'équipe de Claude Derigny, Eric Derigny.

3^{ÈME} PRIX

L'équipe de Nancy Oudenot, Théa Jung, Geneviève Baas.

La page du Mémorial

Le Mémorial fait peau neuve



L'esquisse du mur des noms

Crédits photos : Maskarade

Fermé pour travaux depuis le 5 décembre 2016, le Mémorial d'Alsace Moselle, est aujourd'hui un vaste chantier qui impacte tout le parcours de visite.

Perfectionner ce qui pouvait l'être et enrichir le parcours d'une scénographie dynamique retraçant l'histoire de la construction européenne, tels étaient les objectifs assignés à ces travaux.

Les modifications sont nombreuses et débutent dès le chemin d'accès.

Un mur des noms des victimes alsaciennes et mosellanes de la seconde Guerre Mondiale est en phase d'exécution.

Les travaux de gros œuvre débutent au mois de juin. Sur cet ouvrage (76m de long sur 5m de haut), figureront près de 52 000 noms.

Dans le hall du Mémorial, une borne de consultation permet l'obtention d'informations plus détaillées.

Perçu comme froid et peu chaleureux, **le hall d'accueil** est entièrement réaménagé. Le visiteur doit s'y sentir « accueilli ». De nouveaux services y sont proposés (boutique, borne de consultation, salles pédagogiques) et une signalétique efficace facilite la circulation au sein de ce nouvel espace.

Le nouveau parcours de visite

Pour une lisibilité des contenus optimale et une meilleure hiérarchie des informations, le graphisme et l'éclairage sont revus dans tout le parcours de visite. Des matériels audiovisuels obsolètes sont remplacés et des rafraîchissements prévus.

Une **tablette** avec application accompagne désormais le visiteur pendant sa visite. À la fois audioguide et outil d'interaction avec le parcours, cette nouvelle fonctionnalité propose

également de suivre la vie de six « grands témoins ». Enfin, une rubrique « en savoir plus », enrichit davantage la muséographie.

Les cartels de **la première salle** du Mémorial sont entièrement réécrits et une nouvelle iconographie est présentée. Une cartographie dynamique projetée revient aux origines de la formation de l'Alsace et de la Moselle, dans un contexte spatial européen.



La galerie de portraits en travaux



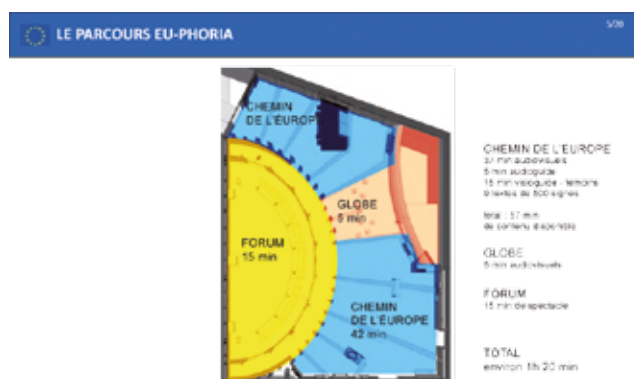
Esquisse de la nouvelle salle

Sur la future représentation d'un quai de gare, une application graphique sur écran tactile matérialise les déplacements de population pendant l'évacuation de septembre 1939 et de mai 1940. Concrètement, les visiteurs découvrent les lieux d'accueils des communes frontalières évacuées.

Après la libération de l'Alsace-Moselle, le visiteur traverse un sas blanc et insonorisé. Point de rupture avec les tumultes passés, il débouche sur le nouvel espace de visite « Eu-Phoria ».

Environ 400m², c'est l'étendue dédiée désormais à la construction européenne. Ce parcours de 45min se compose comme suit :

1 - Eu-phoria - les nouveaux espaces de visite



2 - Le chemin de l'Europe



Le chemin de l'Europe où toutes les étapes de la construction européenne sont racontées selon le parcours chronologique suivant :

- 1945 – 1961 : Une paix à gagner
- 1961 – 1989 : Les fractures
- 1989 à aujourd'hui : Le temps des défis

Parallèlement, des stations thématiques approfondissent les événements essentiels comme la chute du mur de Berlin tandis que des d'audiovisuels font une large place aux images d'archives et à la parole de témoins et acteurs incontournables.

3 - Le globe



Le globe est un espace de cartographie dynamique qui permet d'appréhender l'Europe à différentes échelles (U.E – Zone euro – espace Schengen – OCDE...)

4 - Le forum



Le Forum est une construction semi-circulaire où, grâce à sa tablette, le visiteur est sollicité et doit se prononcer sur les enjeux européens. Ses réponses déclenchent des fresques historiques et, par un système de vidéo-mapping, le visiteur est immergé dans des images déclenchées en fonction de ses réponses.

Enfin, une salle végétalisée de 150m² est en construction. Le Mémorial aura désormais un lieu dédié aux expositions temporaires, aux conférences ou concerts. En dehors de ces événements, un film, dont la réalisation va bientôt débuter permettra de prolonger la réflexion sur les enjeux et les défis actuels de l'Europe.

Ces travaux, d'un montant de 4.2 millions d'Euros (hors des noms) sont financés par la Région Grand Est et le Parlement Européen. L'Etat français participe également à l'investissement.

Les contenus sont validés par la commission scientifique du Mémorial à laquelle appartient entre autres Joseph Daul (président du PPE), Sylvain Schirmann (ancien directeur IEP Strasbourg), Marti Grau (historien au Parlement Européen), Richard Storck (directeur du Centre européen Robert-Schuman). Xavier Delcourt (enseigne l'histoire européenne au CUEJ), Marcel Spisser (président de l'AMAM).

Alors, à vos agendas, ne manquez l'ouverture du Mémorial en octobre 2017 !

À la recherche d'Edmond Michelet

En publiant cet ouvrage Agnès Brot fait retour au considérable personnage que fut son grand-père Edmond Michelet. Elle l'a préparé et formulé avec le concours des souvenirs de sa mère, Christiane Michelet, disparue il y a quelques années et qui avait pleinement vécu le parcours, les épreuves et le rayonnement de son père, résistant exemplaire, déporté puis Ministre fidèle du Général de Gaulle.

Le livre d'Agnès Brot poursuit une démarche mémorielle qu'avait initié dans les années 90 son oncle Claude, évoquant « Mon père Edmond Michelet ». Plus tard Benoît Rivière, actuel évêque d'Autun, écrivait d'émouvante manière sur l'homme de prière qu'avait été son grand-père. D'autres encore ont témoigné de ce que furent leurs relations avec cet homme d'exception qui avait lui-même publié plusieurs livres sur le gaullisme, la fidélité en politique et ses deux années de prisonnier puis de déporté à Dachau.

DE CHARLES MAURRAS À MARC SANGNIER



Edmond Michelet

Né avec le siècle Michelet a vécu ses années de jeunesse à Pau où son père était courtier en produits d'épicerie. Ses études furent d'importance réduite, assorties cependant d'un séjour d'un an en Angleterre. Dans sa famille on est « catholiques et français toujours ». Trop jeune pour avoir participé à la première guerre mondiale, comme tous les enfants de ce début de siècle il a été élevé dans la nostalgie de l'Alsace-Lorraine et au seuil de ses vingt ans la revanche est enfin consommée. Il subit alors l'influence prégnante de l'Action Française qui est lue dans son entourage le plus proche. Ils furent nombreux dans les années 20 à lire et suivre les analyses et les préceptes de Maurras jusqu'au jour de 1926 où cette école de pensée encourageait la condamnation de Pie XI. Il ne pouvait que se soumettre difficilement et comme Bernanos peu après murmurer : « Adieu Maurras, à la douce pitié de Dieu. »

À vingt six ans il s'engage dans une évolution décisive délaissant les disciplines du « Politique d'abord » maurrassien. Il est d'abord animé par les appels du Sermon sur la montagne et instruit de la « Primauté du spirituel » que Maritain venu des mêmes rivages théorise à la même époque. Il avait été préparé à ce nouvel horizon par les grands maîtres de la littérature d'alors, Claudel, Mauriac et surtout Péguy. Il dira plus tard : « Maritain fut mon docteur et Péguy mon prophète ».

Chef d'une famille unie et aimante qui s'agrandira à sept enfants, il est installé à Brive y exerçant la même profession que son père. Il est un « non conformiste des années 30 » rejoignant la grande mouvance des démocrates-chrétiens dont Marc Sangnier est le chef de file reconnu. C'est alors qu'il rencontre Robert Garric responsable d'un mouvement d'animation sociale et culturelle. D'autre part proche de la Vie Intellectuelle, revue animée par les dominicains, il noue une grande amitié avec le philosophe Etienne Borne et avec le Père Maydiou qui connaît Charles de Gaulle dont l'historien Daniel-Rops lui a parlé comme du futur connétable de France. En ce temps de plus en plus menaçant Edmond Michelet était préparé aux engagements les plus décisifs et l'évènement sera son maître.

DE COMBAT À DACHAU

L'effondrement de la France au printemps 1940 frappe Edmond Michelet de stupeur et d'indignation. Le 17 juin il diffuse à Brive un tract reprenant les fameux écrits de Péguy : « Celui qui ne se rend pas a raison contre celui qui se rend. » Quelques mois plus tard, avec ses amis du même esprit, Teitgen, Coste Floret, Borne, il promeut et développe le mouvement Liberté qui va conduire ces rebelles des jours désolés à rencontrer Henri Frenay. Celui-ci crée le premier mouvement de résistance métropolitaine à partir de Lyon : Combat qui rassemblera bientôt 20.000 hommes et éditera un journal clandestin. Frenay confie alors la responsabilité de Combat à Michelet pour cinq départements de la région du Limousin. Il sait les épreuves que connaissent l'Alsace et les Alsaciens et fin 1939 il accueillera dans sa région les réfugiés venus de l'Est de la France. C'est alors qu'il rencontre le Docteur Victor Nessmann, proche d'Albert Schweitzer qu'il a d'ailleurs rejoint à Lambaréné pour le seconder dans ses tâches hospitalières. Réfugié à Sarlat, Nessmann, à l'initiative de Michelet, va prendre la responsabilité de Combat en Dordogne. Il succombera plus tard sous la torture de la Gestapo à Limoges.

Au début de 1943 Michelet est arrêté puis d'abord incarcéré à la prison de Fresnes. Son courage impressionne plus particulièrement le prêtre allemand Franz Stock qui lui apporte son soutien spirituel. En septembre il est déporté à Dachau où il vivra 20 mois dans la proximité de la souffrance humaine, du mal absolu, de l'enfer organisé.

Son livre « Rue de la Liberté » fait le récit de ce calvaire dans l'univers terrible des camps. Dachau n'était pas le pire mais cependant le lieu où se trouvaient des esclaves hantés par la mort et pourtant dans l'attente d'une espérance et de la liberté.

Dachau c'est aussi l'espace où se nouent de grandes amitiés. C'est ainsi qu'avec Joseph Rovon, Allemand d'origine juive, il médite sur le mystère d'Israël et sur l'avenir de l'Allemagne dans une Europe pacifiée. Rovon, devenu français, réfléchira dans la revue Esprit sur « L'Allemagne de nos mérites » au lendemain de la guerre. Il rencontre aussi le visage d'une Alsace patriote en la personne du mulhousien Georges Dollfuss mort dans ses bras à plus de 70 ans. Michelet se remémorait,



Edmond Michelet et André Malraux

la gorge serrée, ce compagnon de misère : « Pauvre père Dollfuss ! ».

En septembre 1944 arrive à Dachau le général Delestraint, nommé chef de l'armée secrète par de Gaulle sur proposition de Jean Moulin. Arrêté au printemps 1943 il a passé plusieurs mois au Struthof. Michelet et Delestraint sont rejoints par un autre déporté Mgr Piguët, évêque de Clermont Ferrand : ils sont trois à tenter de tenir, de secourir leurs compagnons et d'entretenir l'espoir. Un mois avant la libération du camp les SS ont décidé de tuer Delestraint qui préalablement dénudé sera exécuté en s'écriant : « Serrez-vous autour de Michelet ! » C'est ainsi que le militant de Brive devient le responsable du comité patriotique français avant d'accéder dans la vie publique à une place d'exemplaire dignité.

L'AUMÔNIER DE LA FRANCE

Libéré en mai 1945 Michelet parvient, malade du typhus, à Paris. Reçu par le général de Gaulle à la fin de l'année il est nommé Ministre des Armées, promotion dont il sera le premier surpris : durant un an il devra gérer les difficultés et les déchirements ayant atteint l'armée pendant la guerre.

Durant la « traversée du désert » sa fidélité à l'homme du 18 juin ne pouvait pas faiblir et dominera sa carrière parlementaire. Il s'éloigne alors de ses amis démocrates – chrétiens du M.R.P dont le choix européen ne lui semble pas compatible avec sa vision du « gaullisme, passionnante aventure » auquel il consacra un livre en 1962. Il reste que Michelet est homme de conciliation qui par exemple introduira Mendès France ou le Comte de Paris dans la retraite du général.

Dès le retour aux affaires de celui-ci en 1958 il est au gouvernement et dans les débats parlementaires. Malraux observant la distance qui le caractérisait dans l'arène politique notait :

« À l'Assemblée le président des anciens de Dachau n'était pas le député de Quimper, il était le député des martyrs. Avec les gros souliers et la pèlerine héritée de son maître Péguy, avec la cathédrale de Chartres qu'il portait dans son cœur, il a été toute sa vie « l'Aumônier de la France ».

Edmond Michelet ne faisait pas mystère de sa foi et nul alors ne s'en étonnait. L'homme qui avait dit son estime pour la tenue des communistes à Dachau ne pouvait imaginer de céder aux tentations du marxisme et plus tard aux idées de mai 68. De même, quand lui fut confié le ministère de la Justice, il remplit sa mission en pleine guerre d'Algérie dans un esprit humanitaire dont l'inspiration évangélique n'était pas absente — et qui devait indisposer Michel Debré alors Premier Ministre.

En 1959 présidant l'inauguration du Mémorial de Ramatuelle faisant mémoire des 300 agents des Services Spéciaux de la Défense Nationale morts pour la France Edmond Michelet exprimait toute l'importance morale dans son esprit de la résistance et de la déportation dans les termes suivants : « Petits enfants de Ramatuelle, petits enfants de cette commune aux murs chargés d'Histoire, lorsque vous passerez devant cette stèle, vous, les garçons, découvrez-vous, et vous, les filles signez-vous ! C'est grâce aux hommes et aux femmes dont les noms sont inscrits sur cette pierre que vous pouvez continuer à aller en classe pour y apprendre à lire dans une histoire qui s'appelle l'Histoire de France ! » ■

Bernard Veit

Agnès Brot - À la recherche d'Edmond Michelet
Le Passeur éditeur

RODINA : l'épopée de trente sept jeunes filles soviétiques résistantes en Lorraine

L'auteur de ces lignes est citoyen français, fils d'immigrés italiens, anciens maquisards. Au milieu des années 30, ils avaient rejoint le pays-haut lorrain à Thil en Meurthe-et-Moselle. Après la libération du territoire national et la formation du gouvernement issu de la Libération, la France meurtrie avait un besoin urgent de relancer son économie. Le charbon et le fer constituaient des richesses essentielles à sa relance. À leur modeste niveau, mes parents ont ainsi participé à la renaissance de la sidérurgie lorraine. Et c'est là que je suis né en 1947 dans l'une de ces cités ouvrières qui peuplent le paysage local. Le village de Thil est situé à la croisée des frontières avec le Luxembourg, la Belgique et l'Allemagne.

En ce qui me concerne, une grande partie de ma vie professionnelle s'est déroulée en URSS, puis en Russie pour le compte de sociétés françaises. J'ai profité de cette opportunité pour approfondir mes recherches sur une épopée qui m'avait toujours passionné, celle du régiment de chasse « Normandie-Niemen » une histoire d'hommes extraordinaires que, pour certains, j'ai eu la grande chance de rencontrer. Durant toute la guerre, Normandie-Niemen était rattaché puis coexistait sur les mêmes terrains que son régiment-frère soviétique : le 18^e régiment de chasse de la Garde. L'un de ces hommes extraordinaires, Grigory Yevseytchik, était pilote de planeur en charge de missions spéciales et particulièrement risquées. À bord de son appareil silencieux, il atterrissait derrière les lignes ennemies et approvisionnait les partisans biélorusses en armes, explosifs, vivres et documents divers. Puis en sens inverse, il repassait la ligne de front à pied ! Durant cette période, il formait nos pilotes du NN au parachutisme et à la survie en milieu hostile. C'était un spécialiste des conditions extrêmes. Après guerre, il décrocha à plusieurs reprises le titre de champion du monde de parachutisme. Il a participé aussi à l'entraînement des premiers cosmonautes dont Youri Gagarine. Il a été décoré des plus hautes distinctions soviétiques. Chez lui à Minsk, se trouvait



Blason du village de Thil

un livre écrit par Roman Alekséévitch Yerokhine, son ami journaliste-écrivain biélorusse. Ce livre édité à 400 exemplaires a immédiatement attiré mon attention par son titre en russe « Nos gamines près de Verdun ».

La région du pays haut lorrain est truffée de constructions fortifiées de la ligne Maginot. Aujourd'hui désaffectés, ces bunkers étaient servis par des corps spécialisés de militaires logés dans des camps à la périphérie. Après la défaite française de 1940 le camp d'Errouville, situé à quelques kilomètres de Thil, a été rapidement réaménagé par les Allemands pour servir de camp d'internement pour des prisonniers de guerre et résistants, en majorité déportés d'URSS. Traversant toute l'Europe dans des conditions terribles, ils avaient été amenés là dans des wagons à bestiaux. Dans ce camp, ils étaient plusieurs milliers dont 800 femmes ! ils étaient destinés aux travaux forcés dans les mines et les usines de la région au profit de l'industrie de guerre nazie.

Le détachement féminin « Rodina » (La Patrie) :

Les nazis avaient mis au point les fusées V1 et V2 qui, d'après eux, devaient inverser le cours de la guerre. En août 1943, le centre de recherche



*Nadiejda Lissoviets,
Verdun 1944*



*Rosalya Fridzon,
Paris 1945*

et de fabrication de Pennemünde fut bombardé par la R.A.F. et subit d'énormes dommages. Ils vont alors forcer des foules d'internés et déportés à construire et à aménager des sites souterrains de fabrication plus sûrs comme celui de Nordhausen / Dora, dédié à la fabrication de V2. D'autres sites avaient également été prévus pour l'assemblage de V1. C'est ainsi que la mine de fer de Thil, située à flanc de coteau, d'un accès aisé par chemin de fer et située non loin de la frontière allemande fut choisie. L'aménagement de la mine en atelier d'assemblage fut confié à l'organisation Todt et les travailleurs forcés, principalement des prisonniers de guerre de toutes nationalités, venaient de camps de la région dont celui d'Errouville. Au début de 1944, des centaines de déportés juifs d'Europe centrale, spécialistes en machines-outils, furent amenés du KZ Natzwiller-Struthof. Eux étaient parqués à l'écart, dans un camp engoncé dans un vallon à la sortie Nord de Thil, caché aux regards de tous. Leur régime de détention était des plus durs, ils mourraient comme des mouches. Leurs corps étaient incinérés sur place dans un four crématoire à bestiaux.

Début septembre 1944, la région fut libérée par les troupes américaines qui avaient débarqué 3 mois plus tôt sur les côtes de Normandie. Mais beaucoup de ces prisonniers avaient déjà succombé à la maladie, à la malnutrition, ou encore sous les coups et les balles des nazis. Ceux qui avaient survécu, malgré les conditions

effroyables de détention et de travail forcé, seront rapatriés en 1945 et 1946. Certains d'entre eux ne s'étaient pas résignés à attendre passivement un destin improbable. Les plus conscients et les plus combattifs avaient organisé la résistance au sein de ces camps ; d'autres encore réussirent à s'évader avec l'aide des maquis FTPF. Avec l'aide de ces maquisards et le soutien de la population, ils rejoignirent la résistance basée dans les forêts de l'Argonne et continuèrent là le combat contre l'occupant.

Dans cet océan de misère et de souffrance humaine, la présence de femmes déportées rajoutent à l'insupportable. C'est leur destin qui a retenu mon attention et en particulier l'épopée extraordinaire de 37 jeunes filles évadées du camp d'Errouville. Chaque jour à l'aube, elles étaient transférées en train vers la mine de Thil et chaque soir au crépuscule, ramenées au camp pour s'écrouler d'épuisement sur les paillasses de leurs châlits superposés. Evidemment, les conditions de sécurité au fond de la mine étaient loin d'être assurées... fin avril 1944, sous la pression des gardiens, lors des travaux d'élargissement de la galerie destinée à devenir un atelier d'assemblage V1, la voûte s'effondra sur 200 mètres... une cinquantaine de jeunes filles travaillaient là... 25 corps furent retirés mais il fut impossible de sortir les autres car le danger était trop grand. C'est ainsi devenu leur tombeau à jamais ! Leurs noms restent inconnus...

Néanmoins, le 1er mai 1944, ces courageuses jeunes filles avaient trouvé les forces suffisantes pour organiser une manifestation avec des chiffons rouges et chanter "l'Internationale" en traversant la rue principale de Thil les menant au bain... sous la menace des armes et les coups de nazis médusés ! Cet événement a eu lieu une semaine exactement avant l'évasion dont l'organisation et la date avaient été définitivement arrêtées. De ce fait, elles risquaient fort de la faire échouer !

Mais elle a eu lieu ! En effet le 8 mai 1944, 37 femmes et 27 hommes se sont échappés du



Alexandra Serguéévna Paramonova, Novotcherkassk novembre 2012 avec son arrière petit-fils

bagne un an jour-pour-jour avant la victoire ! Bien qu'épuisées par leurs conditions de détention, elles ont marché près de 70 kilomètres pendant deux nuits de suite afin de rejoindre les partisans des forêts de l'Argonne entre Saint-Mihiel et Bar-le-Duc.

C'était il y a 73 ans déjà ! Ces admirables jeunes filles originaires de Russie et de Biélorussie ont été arrêtées, torturées et déportées pour faits de résistance dans les territoires occupés de l'URSS. La plus jeune avait à peine 15 ans lors de son arrestation par la Gestapo. Elles formèrent le détachement féminin "Rodina" – La Patrie. Elles ne voulaient pas rester les bras croisés et attendre tranquillement la libération. Le commandant FTP Jacques (Jules Montanari), qui opérait dans le secteur, avait l'intention de les répartir dans des familles amies. Mais elles insistèrent avec vigueur pour participer, elles aussi, à la lutte contre l'occupant. Il céda et elles formèrent ainsi l'unique détachement féminin de la résistance française. Elles s'organisèrent en 3 groupes : combat, soins médicaux et ravitaillement. Avec leurs camarades français, elles participèrent à des embuscades sur des convois avec récupération d'armes et de vivres, à l'attaque de la prison de Bar-le-Duc et à

la libération réussie de 50 détenus en attente de leur exécution, à des réquisitions dans des fermes de colons allemands ainsi qu'à d'autres actes de sabotages.

Dans la cour de la caserne de Verdun, le détachement féminin "Rodina" reçut les honneurs de la France à la libération. Pour leur courage hors du commun, elles ont toutes été décorées pour faits d'arme. À cette occasion, deux d'entre elles, Nadiejda Lissoviets et Rosalya Fridzon, commandants successifs du détachement, furent nommées Lieutenant FFI / FTP.

En 2012, grâce à une coïncidence des plus extraordinaires, nous avons retrouvé la dernière héroïne survivante de cette épopée : Alexandra Serguéévna Paramonova ! Elle avait près de 98 ans et encore toute sa tête ! Elle vivait à Novotcherkassk, une ville près de Rostov-sur-le-Don à environ 1000 kilomètres au sud de Moscou. Nous l'avons rencontrée et interviewée. Nous avons recueilli beaucoup d'informations précieuses. Malheureusement le 9 décembre 2014 à seulement trois semaines de son centenaire, elle est partie rejoindre ses camarades de combat...

Je me souviens que dans la mémoire collective de Thil, on évoquait des russes bagnards à la mine et que les survivants avaient été rapatriés après la guerre. Malheureusement, les contacts avec la population étaient très limités du fait du régime carcéral et de la barrière de la langue. Néanmoins, grâce à la nouvelle de Roman Yerokhine, au témoignage précieux d'Alexandra Paramonova, aux documents des enfants et petits-enfants des gamines de "Rodina" ainsi que des anciens de Thil, nous avons pu mettre à jour beaucoup de choses sur cette incroyable épopée féminine, méconnue aussi bien en France qu'en Russie.

À des dizaines d'années et à des milliers de kilomètres de distance, les hasards et les coïncidences de la vie ont fait que mon chemin a croisé l'histoire hors du commun de ces jeunes filles courageuses et celui de mon village natal que j'avais

quitté il y a près de 50 ans ! Aussi, je pense qu'il est de mon devoir de parler d'elles et de rappeler leur combat pour la liberté qui fut aussi celui de nos pères, dans les associations de mémoire, les écoles, les cercles d'histoire et tout simplement autour de moi...

La municipalité de Thil avec Mme Annie Silvestri à sa tête a inauguré le 6 septembre 2015 un mémorial devant et dans la mine désaffectée avec le concours de bénévoles et avec le soutien de la population. Etaient présents les représentants des pouvoirs publics locaux, régionaux ainsi que des diplomates de haut niveau des ambassades de Russie et du Belarus. Ce mémorial est dédié à ces jeunes femmes ainsi qu'à tous ceux qui y ont souffert de la barbarie

nazie. On peut le visiter sur demande à la mairie (tél : 03 82 89 45 92). Un film documentaire est également en préparation.

Je suis particulièrement reconnaissant à l'association des Amis du Mémorial d'Alsace-Moselle et à son président M. Marcel Spisser de m'avoir donné l'opportunité de témoigner lors d'un café d'histoire le 1er décembre 2016 à Strasbourg, de même que dans ces colonnes.

Que la mémoire de ces jeunes filles exceptionnelles soit honorée et que leur exemple serve à la cause de la paix, de la liberté et de l'amitié entre tous les êtres humains. ■

René Barchi

Galina Alekséevna Demyanova, Verdun 1944

16 ans, la plus jeune des évadées – sa carte d'engagée volontaire FFI-FTP



LA VILLA, CENTRE D'INTERPRÉTATION DU PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE



Qu'est-ce qu'un CIP ?

Un Centre d'Interprétation du Patrimoine Archéologique se distingue d'une institution muséale car il ne repose pas sur une collection mais sur un propos. Un CIP a pour but de faire connaître un territoire, un lieu, une thématique, en s'appuyant sur des données historiques, scientifiques, culturelles. Un CIP est un lieu interactif, ouvert à tous et convivial qui invite le visiteur à découvrir un territoire et son patrimoine. Par le biais de muséographies participatives, les visiteurs acquièrent des clés de lecture du patrimoine pour permettre à chacun de comprendre, sentir et expérimenter le patrimoine sous toutes ces formes. Le Conseil Départemental du Bas-Rhin, à l'initiative du programme des « Centres d'interprétation du Patrimoine », anime et coordonne un réseau de 5 CIP thématiques à découvrir sur : www.bas-rhin.fr (rubrique > culture > patrimoine > centres-d-interpretation-patrimoine).



LES OBJECTIFS PARTAGÉS DE CES 5 CIP SONT :

- Favoriser l'appropriation du patrimoine par la population,
- Sensibiliser et éduquer au patrimoine,
- Participer à la préservation et à la valorisation du patrimoine,
- Encourager la mise en réseau d'acteurs à l'échelle d'un territoire, appelé à rayonner au-delà,
- Contribuer au développement local et à l'animation culturelle d'un territoire.

Découvrir le passé, comprendre le présent

Les espaces d'accueil et d'exposition ont pris place au cœur de la commune de Dehlingen dans un bâtiment BBC qui fait dialoguer un logis du XVII^e siècle et une extension contemporaine en pisé, technique millénaire de construction en terre.

Les espaces scénographiés du Centre d'Interprétation vous invitent à mener l'enquête archéologique et à découvrir ce qu'elle nous apprend du passé d'une campagne à l'époque gallo-romaine.

La Villa vous invite à la découverte de l'histoire d'une ferme du Nord-Est de la Gaule.

Pas à pas, suivez le travail des archéologues pour comprendre comment ils mettent au jour et restituent le passé.

Après la visite du Centre d'Interprétation, vous êtes invités à poursuivre votre enquête archéologique en vous rendant sur le site de la villa — dite du Gurtelbach —. À travers prés et vergers, quatre

sentiers d'interprétation thématiques vous y mènent. Promenez-vous de la ferme du XVII^e s. à la ferme gallo-romaine en empruntant l'un des sentiers suivant :

- “ *En chemin avec Columelle* “ évoque l'agriculture antique
- “ *Flâner en chemin* “ aborde l'archéologie du potager
- “ *Chemin faisant* “ invite à lire le paysage
- “ *Tous les chemins mènent à Rome* “ mentionne le commerce et les modes de transport

Emmanuelle Thomann

RENSEIGNEMENTS

CIP La Villa

5 rue de l'église, 67430 Dehlingen

Accueil@cip-lavilla.fr

T. 03 88 01 84 60

POUR DÉCOUVRIR NOTRE OFFRE PÉDAGOGIQUE :

Elodie Thouvenin, médiatrice culturelle,

T. 03 88 01 84 61

mediateur1@cip-lavilla.fr

Voir également les pages pédagogiques réalisées par Emmanuelle Thomann .

DE L'UTILITÉ DE L'ARCHÉOLOGIE MILITAIRE

Dans le Courrier du Mémorial, nous vous avons plutôt habitués à lire des articles consacrés à la période 1870-1945 qui a tant marqué l'Alsace et la Moselle, même si de temps à autres nous avons abordé d'autres époques.

Pourquoi proposer aujourd'hui un dossier en grande partie consacré à l'archéologie, un terme qui renvoie surtout à la préhistoire ou à l'Antiquité et, dans une moindre mesure seulement, à la période médiévale, même si nous savons qu'il existe également des nouveaux types d'archéologie ?

L'archéologie militaire nous intéresse particulièrement parce que ce type d'archéologie, encore souvent considéré comme annexe, tend à se développer et à rattraper la période 1870-1945 qui nous intéresse plus particulièrement dans le cadre de ce bulletin.

Lors de la réalisation de travaux d'aménagement routier (déviations d'Aspach dans le Haut-Rhin), fin 2000, les pelleteuses sont tombées sur un site militaire de la Première Guerre mondiale qui s'est révélé posséder un intérêt pluridisciplinaire exceptionnel du fait qu'il n'avait connu aucune transformation depuis son enfouissement en 1918.

Autre découverte très médiatisée : la galerie Kilian de Carspach, (Kilianstollen en allemand), près d'Altkirch qui a été fouillée en 2011 par le Pôle d'Archéologie Interdépartemental Rhénan. Les investigations effectuées ont permis de mettre au jour les dépouilles et les équipements de 21 soldats allemands morts à la suite de l'effondrement de ce lieu.

Persuadés qu'à moyen ou à long terme l'archéologie militaire s'intéressera beaucoup aux ex-champs de bataille du Grand-Est en général, et de l'Alsace-Moselle en particulier, nous avons choisi de faire découvrir à nos lecteurs cette branche prometteuse de l'archéologie qu'est l'archéologie militaire. Auparavant, nous pré-

senterons le CIP (Centre d'Interprétation du Patrimoine) d'Alsace bossue, un centre dont l'un des points forts réside dans l'originalité dont ses fondateurs ont su faire preuve pour faire découvrir les différentes facettes de l'archéologie traditionnelle aux visiteurs... Nous allons notamment voir qu'à Dehlingen le métier d'archéologue est présenté sous l'angle d'enquêtes à mener avec le terrain et les indices que celui-ci dissimule.

Une récente participation à un colloque d'historiens à Tambov en août 2016, a permis à Régis Baty de rencontrer des archéologues travaillant à Borodino, sur le site de l'ex champ de la bataille de la Moskova. Il lui a été possible d'obtenir dans le présent bulletin une présentation de la pratique archéologique actuelle sur ce site historique de grande valeur où tant de Français ont combattu et perdu la vie en 1812.

Parmi ceux-ci, figuraient bien entendu de nombreux ancêtres de nos lecteurs. En effet, même si des Alsaciens-Lorrains furent envoyés en 1812 sur la péninsule ibérique, pour des raisons tant géographiques que linguistiques, les Alsaciens-Mosellans prirent massivement part à la campagne de Russie de 1812.

Nous verrons que les historiens et archéologues russes de Borodino, travaillent aujourd'hui ensemble à enrichir la connaissance que l'on a de la bataille de la Moskova.

Nous verrons également que l'archéologie militaire russe, a recours à des moyens modernes d'enquête archéologique.

Présenter le travail effectué par les archéologues russes à Borodino nous permettra de découvrir des exemples concrets de coopération entre l'informatique des techniques de police scientifique et l'archéologie.

Régis Baty

Des fouilles archéologiques à Borodino

La Moskova est une rivière de Russie, affluent de l'Oka, qui passe à Moscou. À proximité de ce cours d'eau, près du village de Borodino, à une centaine de km à l'Ouest de la capitale russe, Napoléon remporta sur Koutousov une sanglante victoire à la Pyrrhus qui lui ouvrit la route de Moscou (7 septembre 1812). Ney, qui s'y était particulièrement distingué, reçut le titre de prince de la Moskova.

250 000 hommes se sont affrontés à cet endroit. Durant la presque quinzaine d'heures que dura cette bataille, environ 70 000 combattants des deux camps périrent. Parmi ceux-ci plus de 40 généraux.

Les combats eurent lieu sur plus de 50 hectares qui portent encore aujourd'hui les stigmates de l'affrontement acharné que livrèrent 120 000 Russes retranchés derrière des barricades à 130 000 combattants de la Grande Armée de Napoléon.

1 – Rechercher les nombreux vestiges de la bataille

La recherche d'objets jonchant le site de la bataille de la Moskova commença dans les jours qui suivirent le départ des Français. Les paysans récupèrent alors tout ce qui pouvait leur être utile : les harnachements des chevaux, les outils de terrassement, les baïonnettes, les écouvillons. Dans les années qui suivirent, en effectuant des travaux agricoles, ils sortirent de terre encore bien des objets témoins de la bataille. Ceux qui, comme les balles, les sacs, les éclats de boulets, les pièces d'uniformes ne pouvaient pas servir, étaient revendus par les enfants aux touristes. L'apparition des tracteurs permettant de labourer plus profondément la terre a permis, bien des années plus tard, de trouver encore de nombreux objets abandonnés lors de la bataille.

Toutefois, le sol de la région renferme encore d'innombrables objets, ossements ou débris dont la mise au jour par les archéologues, de manière traditionnelle ou grâce à des appareils de détection permet d'obtenir des informations complémentaires sur le déroulement de ce qui reste comme ayant été une des plus importantes batailles que connut l'humanité.

Les objets les plus fréquemment découverts sont des munitions en plomb ou en fonte qui ont été tirées directement par des combattants ou par des pièces d'artillerie. Plus de la moitié des objets découverts sont des projectiles qui furent tirés par des armes à feu individuelles (fusils, carabines ou pistolets).

Il y a également des pièces de fer, de cuivre et de bronze présentes dans l'équipement du soldat et de leurs montures. On trouve aussi de très nombreux fers à cheval et des boutons d'uniforme. Il est également possible de tomber sur des culasses d'armes, sur des battants de bretelles, sur des éléments de décorations de chevaux et sur les cocardes des soldats, des restes de shakos et de sacoches à munitions. Viennent ensuite les éclats des boulets qui furent tirés par les artilleurs des deux camps. On peut aussi trouver des restes de chaussures, des fragments d'armes blanches, des fragments de lames, des parties métalliques de fourreaux, avec encore parfois quelques fragments de bois ou de cuir.



Serguei Khomtshenko

2 – Interpréter les découvertes...

Les corps et leurs mutilations permettent de comprendre si les hommes périrent immédiatement sous le feu de l'artillerie, de fusillades ou suite à des combats rapprochés ou dans les jours qui suivirent la bataille, des suites d'amputations notamment.

Même si certaines munitions ont été tirées à plus de 200 mètres de l'endroit où elles ont atterri : les fusils de l'époque étant peu précis, les balles retrouvées ont été tirées le plus souvent à quelques 10-70 mètres du lieu où elles ont trouvé leur objectif. Tel n'est cependant pas le cas des boulets de canons qui, selon le poids et les caractéristiques de l'arme qui les a tirés sont provenus de pièces d'artillerie situées à plusieurs centaines de mètres de là.

Comme le montre avec précision un article de l'historien russe Serguei Khomtshenko, connaître les caractéristiques techniques des munitions et quelles unités en étaient équipées permet d'obtenir des preuves matérielles indiscutables du lieu depuis lequel les pièces retrouvées ont été tirées et contre qui : contre des cavaliers (si l'on retrouve des chevaux mutilés par des boulets) ou des fantassins de telle ou telle unité, notamment chez les Français étant donné que les boutons des uniformes des soldats de la grande Armée – ce qui n'était pas le cas des boutons russes – permettent de retrouver le régiment d'appartenance des hommes dont le corps est retrouvé.

Parfois, un boulet qui s'est fixé dans les racines d'un arbre ou écrasé dans une pièce de marbre ou de pierre permet de déterminer l'angle de tir quasi exact des projectiles utilisés, permettant ainsi, comme dans une scène de crime, de déterminer de quel endroit celui-ci a pu être tiré.

3 – À La manière des investigations criminelles

Pour en arriver à cette précision, les archéologues ont dû utiliser des techniques en investigation criminelle qui ont nécessité d'eux une enquête en amont sur les caractéristiques techniques des armes ayant utilisé les boulets retrouvés. Ainsi ils ont pu déterminer si, en fonction du terrain et des angles de tirs qu'ils ont pu reconstituer,

les pièces d'artillerie utilisées ont pu ou non tirer de tel ou tel endroit.

Les informations retrouvées permettent notamment de confirmer grâce à des preuves scientifiques la présence de combattants de telle ou telle unité à tel endroit et de quoi ils sont morts et contre qui ils ont combattu.

Mais ces fouilles nous renseignent également, sur les mœurs local (les hommes furent-ils enterrés pêle-mêle ou non, avec les chevaux et toutes nationalités confondues) et même sur les conséquences sanitaires de la bataille dans les mois qui ont suivi les inhumations. Certes les registres retrouvés ont pu mentionner l'apparition d'épidémies de telle ou telle maladie après le dégel.

Retrouver des traces de bûchers ou de bactéries dans les tombes de Russes morts en 1813 ou 1814 peut aussi livrer des informations intéressantes.

Conclusion : Analyser les vestiges d'un champ de bataille permet de mieux comprendre la bataille, mais aussi de confirmer ou de mettre en doute par exemple l'engagement d'une unité de cavalerie dans tel ou tel secteur ou de telle unité dans un autre secteur, permettant 200 ans plus tard de corriger des déclarations laissées par des rédacteurs de mémoires qui ont par exemple pu confondre des sites avec d'autres ou encore affabuler.

C'est seulement une fois que l'archéologue a établi scientifiquement des faits que ceux-ci deviennent indiscutables.

Ils sont ce que la preuve scientifique apporte à une enquête : une preuve intangible là où les aveux n'apportent que des pistes de travail à faire vérifier par la reine des preuves qu'est la preuve scientifique.

Régis Baty et Sergueï Khomtschenko

Des fouilles... aux visages reconstitués

Non seulement les recherches effectuées sur les lieux où, durant les campagnes napoléoniennes, ont été ensevelis des milliers d'hommes (en Russie, Königsberg/Kaliningrad, en Lituanie à Vilnius, en France, en Allemagne et en République Tchèque) viennent compléter les sources écrites, mais elles peuvent en outre servir de sources autonomes d'informations sur les populations du XIX^e siècle.

Le territoire sur lequel s'est déroulée la bataille de la Moskova – une des plus sanglantes batailles napoléoniennes – constitue un gisement archéologique prometteur. En 2010, lors de la réalisation de travaux de conservation et la construction d'un ensemble mémoriel pour la 200^e commémoration de cette bataille, un groupe de l'institut archéologique de l'Académie des Sciences de la Fédération de Russie, dirigé par B. Ianischevsk, a effectué des fouilles sur deux sites identifiés par leurs soins, dans lesquels des corps avaient été enfouis après la bataille de Borodino.

Le premier, sur un promontoire situé entre deux affluents de la rivière Moskova (baptisé "Oussadba" [propriété]) et le second, nommé "Moika" (lavage) ont été exploités par ce groupe d'archéologues.

Situé sur une base rocheuse, "Oussadba" est un espace creusé par l'homme (une ancienne grange probablement), ayant fait partie des ruines d'un ensemble de bâtisses du XVIII^e siècle. Le second, d'une surface de 3,8 m x 4,2 m était à l'origine une cave dont les parois semi enterrées avaient été renforcées par des boiseries.

Pour la première fois et ce, dès le choix du site, des anthropologues et des paléoanthropologues ont été associés à une fouille. Cette coopération inédite a permis de définir avec précision l'état des corps du point de

vue de la taphonomie (science qui étudie les processus qui interviennent depuis la mort jusqu'à la fossilisation des organismes).

Dans "Oussadba" ont été exhumés les corps de 10 hommes et de 37 chevaux, des fragments de munitions et de chaussures, des boutons en os, des boutons en cuivre d'uniformes des 9^e, 30^e, 85^e et 106^e régiments d'infanterie de ligne français et des boutons russes, lisses, sans mention du numéro d'unité.

La découverte de ces boutons, de ceux en os pour les sous-vêtements et de fragments de tissus montre que ces personnes ont été enterrées en uniforme (partie haute) et étaient porteuses au moins de leurs de leurs sous-vêtements. Le nombre de boutons d'uniformes français récupérés n'était cependant pas suffisant par rapport au nombre d'hommes retrouvés.

Les restes humains ont été placés sans ordre particulier, pêle-mêle, avec les cadavres des chevaux. Ils portaient des fractures post-mortem typiques d'enfouissements de ce genre. Cependant la conservation de l'ordre anatomique des squelettes s'oriente en faveur d'une "inhumation" assez rapide après la bataille.

Il s'agissait d'hommes jeunes âgés de 17-19 ans (2 hommes), de 20-25 ans (4 hommes), de 25 à 29 ans (2 hommes), de 30 à 39 ans (1 homme), de 40 à 45 ans (1 homme).

Les caractéristiques morphologiques de 2 hommes présentant le "complexe du cavalier" montrent qu'il s'agissait de cavaliers de longue date.

Des usures relevées sur des squelettes révèlent que certains hommes ayant beaucoup marché, ont eu à porter de lourdes charges. Il a été possible de déterminer qu'un individu souffrait d'une forme de la maladie d'Osgood-Schlatter. Les os de la poitrine et de la partie basse de la colonne vertébrale de l'individu n°8 ont révélé que

cet homme souffrait d'une brucellose, causée soit par l'absorption de lait soit par de la viande d'un bovin souffrant de cette pathologie. Ce soldat mesurait entre 1,56 m et 1,78 m. Le bon état de conservation de la majorité des squelettes de "Oussadba" a permis de reconstruire les traits approximatifs des visages de ces hommes de leur vivant il y a plus de 200 ans !

7 portraits ont alors été dessinés par le laboratoire de l'institut d'ethnologie et d'anthropologie de l'Académie des sciences de la Fédération de Russie, selon les principes définis par M. Gerassimov.

2 portraits (parmi les 7) ont donné lieu à la reconstruction faciale de ces soldats de la bataille de la Moskova (illustration page 19).
/.../

L'analyse des éléments retrouvés sur des lieux dans lesquels ont été enfouis des masses d'hommes ouvrent des perspectives de coopération avec les spécialistes d'autres disciplines scientifiques. Les méthodes actuelles de l'analyse anthropologique enrichissent notre compréhension des conditions de vie des personnes du passé. Ainsi, le recours à des analyses chimiques des os permet-il de connaître les habitudes alimentaires de ces populations. Les morts des conflits guerriers revêtent un intérêt particulier en ceci qu'ils regroupent un nombre important de représentants d'un type de population, morts au même moment, dont on peut étudier les habitudes, l'état de santé et les caractéristiques physiques, ce que ne permettrait pas de faire par exemple l'étude d'un cimetière dont les décès s'évaluent sur des années ou des décennies.

Tatiana Shvedchikova de l'institut d'archéologie de l'Académie des sciences de la Fédération de Russie (IARAN).

Traduction : Régis Baty

2016 : UN EXEMPLE DE FOUILLE ARCHÉOLOGIQUE EFFECTUÉE À UNE DIZAINE DE KILOMÈTRES À L'OUEST DE BORODINO

D'un côté, il y a Borodino, le site connu de la bataille de la Moskova, dont une cinquantaine d'hectares ne peut être, ni fouillée, ni bâtie, ni traversée par des axes routiers autres que ceux qui existaient déjà en 1812. Le site de la bataille de la Moskova a été sanctuarisé par respect pour les quelques 50 000 combattants des armées russe et française qui y perdirent la vie le 7 septembre 1812, avec, au bout d'une sanglante journée de combats acharnés, une victoire à la Pyrrhus qui permit à Napoléon d'entrer dans Moscou.

D'un autre côté, il y a les environs, proches de ce site, dont on ne sait parfois aujourd'hui plus grand chose, ou dont on a conservé seulement des informations parcellaires.

Parmi ceux-ci, il y a un carré de quelques m² duquel, au cours de l'été et de l'automne 2016, sous la conduite de Tatiana Schwedchikova, une équipe d'archéologues de la Fédération de Russie a exhumé 87 corps de combattants de 1812.

Ce lieu de fouille est situé à une centaine de mètres du monastère de Kolotskoï, aujourd'hui vieux de 600 ans, dont l'histoire a surtout retenu deux choses : la présence de Napoléon la veille de la bataille de la Moskova le 6 septembre 1812 et qu'au début de la retraite de Russie, en octobre 1812 l'empereur y avait donné l'ordre que les conducteurs d'attelages, (souvent remplis à ras bord de trophées pillés à Moscou) prennent au passage l'un ou l'autre du millier de blessés de la bataille de la Moskova encore hospitalisés en ce lieu.

Les mémorialistes ont noté que souvent ceux qui sous la contrainte avaient chargé quelques blessés, déposèrent ceux-ci quelques kilomètres plus loin, afin de s'alléger, pour éviter de se retrouver captifs des Russes qui étaient sur les talons de la Grande Armée venant de quitter Moscou.

En juillet 2016, des travaux d'assainissement de la voirie ont toutefois permis de mettre la lumière sur quelques facettes peu connues de l'histoire de ce lieu avant et après la bataille de la Moskova.

En effet, une fouille archéologique a permis l'exhumation de 87 corps de combattants, essentiellement français, plus rarement russes, dont l'analyse des boutons d'uniforme français en cuivre (donc bien conservés) porteurs du numéro du corps d'armée d'appartenance a permis de classer en trois groupes les ossements recueillis à une centaine de mètres de la tour du monastère depuis laquelle, la veille de la bataille de la Moskova, Napoléon était monté, afin d'observer les positions russes !). Le 1^{er} groupe correspondait aux restes de combattants décédés lors des combats qui, quelques jours avant la bataille, opposèrent des éléments de l'avant-garde française (Murat) aux arrière-gardes de l'Armée russe.

Le second groupe, constitué d'ossements présentant des marques de blessures censées avoir été non létales au départ (par exemple une omoplate frappée d'un coup de sabre) ou d'opérations (os sciés), correspondait aux blessés de la bataille de la Moskova décédés dans le monastère de Kolotskoï

transformé en hôpital de campagne géré par Larrey en personne.

Enfin, il y a les ossements des soldats décédés lors des combats de la retraite qui, le 19 octobre 1812, opposèrent des unités du 1^{er} corps d'Armée (corps Davout) aux troupes du général russe Konovnitine.

Les découvertes effectuées à proximité du monastère de Kolotskoï n'ont pas permis de révéler des faits inconnus à ce jour. Ils ont cependant permis aux historiens de trouver dans le sol la confirmation de la participation de telles ou telles troupes aux combats et en suscitant de leur part le souhait de consulter les écrits relatifs aux combats d'avant et d'après le 7 septembre 1812, ils nous invitent, nous, les lecteurs du présent article, à nous pencher sur une ou deux des très nombreuses pages de l'histoire de la campagne de 1812, de manière différente et probablement plus concrète que si nous l'avions fait en lisant seulement des récits historiques.

Précisons par ailleurs que des analyses scientifiques des ossements et des objets retrouvés (morceaux de cuir ou fragments de tissus), actuellement en cours à Moscou, permettront peut-être d'en savoir un peu plus sur ces 87 morts d'il y a deux siècles. Affaire à suivre donc !

Article rédigé par
Alexandre Soukhanov et Régis Baty

À TAMBOV, AUSSI ...

Voici maintenant quelques exemples de ce que, dans le cadre d'une fouille conduite de manière professionnelle au nord-ouest de la région de Tambov, il a été possible de mettre au jour, d'interpréter et de consigner pour l'histoire.

En 1996, dans la région de Tambov, a été réalisée près du village de Hobotovo, l'analyse par un carottage de 2m x 2m d'une fosse commune de 8m x 14m, située à proximité du camp numéro 56 ouvert dans l'urgence de cette puissante contre-attaque russe sur le Don (opération Uranus) à partir du 19 novembre 1942 et conduisit à l'encerclement de la VI^e Armée du général allemand Paulus et le 2 février 1943, à la reddition des quelques 93000 soldats allemands restants.

Carottage pratiqué comme suit : ouverture au centre de la fosse d'une surface où ont été exhumés 75 corps, sur une profondeur de 120 centimètres, ce qui a permis d'estimer que sur l'ensemble de ce site quelques 2000 hommes ont été inhumés.

Des informations sur l'état sanitaire des prisonniers. Les squelettes découverts ne permettent pas de savoir si les hommes enterrés étaient ou non bien alimentés au moment de leur décès. Toutefois,

la présence de restes d'uniformes d'hiver plutôt que d'été, non soviétiques, ou encore la découverte de deux cuillers emboîtées l'une sur l'autre avec entre elles la présence d'une couche de saindoux donne à penser qu'au moins une partie des hommes dont les corps ont été retrouvés ne sont pas morts de sous-alimentation, après avoir traîné plusieurs mois dans des camps, mais de maladie ou d'épuisement, mais pas après avoir été abattus (absence de trace de blessures par balles ou par objets contondants).

Les objets retrouvés, notamment les boutons d'uniforme, des jetons, pièces de monnaie ou encore des talons de brodequins comportant mention du pays de fabrication, ont permis de déterminer que les 75 corps exhumés étaient ceux d'Italiens et de Hongrois, probablement de prisonniers capturés en masse durant la deuxième partie du mois de novembre 1942 par l'offensive soviétique qui conduisit à l'effondrement de la deuxième Armée hongroise sur le Don et à la destruction et capture de milliers de combattants italiens et comme c'est bien connu, à l'isolement de la VI^e Armée allemande autour de Stalingrad.

CRÂNES ET SECRETS D'HISTOIRE

En Europe occidentale, dès les années 1870 on a tenté de recréer des visages à partir des crânes de l'âge de pierre. Toutefois les résultats obtenus laissent à désirer, tant ils étaient influencés par la vision standardisée de ceux qui travaillèrent sur ces projets.

L'élaboration de la reconstruction faciale doit beaucoup à l'anthropologue russe M. M Gerassimov, un fils de médecin passionné par l'archéologie qui s'intéressa à la reconstruction des détails des visages en partant des formes des crânes, des parois nasales, des orbites. Ses constatations des liens particuliers entre les tissus mous de la tête et des reliefs présents sur les os du crâne lui permirent de définir des principes méthodologiques qui conduisirent à la rédaction en 1949 de l'ouvrage « Fondements de reconstruction des visages à partir de l'observation des crânes ».

Nous devons à Gerassimov la reconstruction des visages de personnalités historiques telles que Tamerlan (1963) ou du tsar Ivan le Terrible. Après avoir mené à bien la reconstruction d'environ 200 visages à partir de crânes, en 1950, à l'institut des sciences ethnologiques de l'URSS, Gerassimov fonda un laboratoire spécialisé dans la reconstruction plastique des visages. Ses méthodes continuent d'être utilisées en Russie et à l'étranger et ce, bien qu'il soit possible d'obtenir de nos jours des reconstitutions des visages en 3-D grâce à des logiciels informatiques. Les principes méthodologiques défendus par Gerassimov ont aujourd'hui encore toute leur place dans l'analyse des dépouilles retrouvés sur des champs de bataille comme celui de Borodino.

Article de Vladimir Roschoupkine, spécialiste de l'histoire militaire, membre du bureau du présidium de l'académie des sciences de la Fédération de Russie. Traduction : Baty Régis

RECONSTITUTION DE DEUX FACIES D'APRÈS LES CRÂNES



LE RUSSE



Ce sont les boutons des uniformes qui ont permis de déterminer la nationalité des deux personnages.

LE FRANÇAIS





Un appel de Hubert France :
Il faut tordre le cou à l'utilisation abusive du mot
transplantation. Une traduction de l'allemand
« Umsiedler et Absiedler ».

Depuis des décennies historiens et journalistes, politiques et administratifs reprennent en chœur cette expression pour expliquer le sort subi par les familles alsaciennes et lorraine-mosellanes. Devant le refus de la conscription dans l'armée allemande et face à l'entêtement de la population des départements du Rhin et de la Moselle de manifester leur volonté de rester français, l'Allemagne nazie procéda à des sanctions brutales pour mater ces rebelles. Ce furent les déportations par familles entières, les unes coupables de protéger l'un des leurs et de soutenir sa « désertion-évasion », les autres coupables d'attitudes francophiles. Il fallait ramener à la raison ces familles, les placer dans des conditions qui leur permettraient d'accepter que leur sang soit allemand. Les nazis proclamaient eux-mêmes qu'il fallait donner à ces gens butés l'occasion de voir et de reconnaître l'erreur de leur comportement en les mettant dans un milieu national-socialiste, tout en émettant des réserves, à savoir éviter que le milieu nazi ne soit infesté par des idées subversives.

Les nazis avaient à leur disposition tout un arsenal de mesure, qu'ils dénommaient « Umsiedlung et Absiedlung ». À l'origine ces mouvements de population visaient la création d'une nouvelle paysannerie allemande qui devait occuper les territoires annexés et favoriser l'expansion de l'Allemagne et de la politique ethnique nationale-socialiste. Il s'agissait pour ce projet de colonisation de rétablir dans leurs biens, mais ailleurs, dans les Marches de l'Est, les gens que l'on déplaçait et qui par leur fidélité au Reich et à Hitler donnaient les garanties d'une implantation solide, d'une fidélité sans faille à la doctrine du parti et du Führer. Ces projets de déplacement devaient assurer au Troisième Reich non seulement sa pérennité mais aussi sa pureté. Ce fut en 1939-1940 les rapatriements de Bucovine et d'ailleurs et nous connûmes par la propagande le retour de ces « Volksdeutsch » dans la mère patrie. « Die Heimat ». Ce grand mot patriotique !! Il y eut aussi en Alsace - Moselle des essais de cette implantation après les expulsions sauvages perpétrées dans les campagnes mosellanes et alsaciennes. Ces mesures consolidaient l'emprise de l'Allemagne nazie sur des territoires convoités par ce pangermanisme. Nous touchons ici La fourberie nazie. Éditant un langage propre ils utilisaient ces termes prometteurs, abusaient de la crédulité du citoyen lambda, camouflaient des opérations de

propagande. Victor Klemperer, un philologue allemand, juif, persécuté, a pendant cette période observé le glissement du sens des mots. Il les a dénoncé comme des euphémismes mensongers. Ainsi la déculottée subie au front était devenu « repli stratégique sur des positions prévues à l'avance ». Les opérations de transfert-forcé, les « Umsiedlung » qui masquaient des actions plus brutales. Mais il ne fallait pas dire que c'était une déportation. La langue du Troisième Reich mérite une étude approfondie et permettrait de dénoncer ces euphémismes mensongers utilisés par les nazis pour endormir la conscience des simples citoyens et servir ses objectifs propagandistes ou minimiser des actions difficilement avouables.



Groupe de transplantés alsaciens dans le camp de Bad-Schanken (saxe).
Photo prise en 1945 à la libération du camp.

Pour nous que signifie le mot transplantation, Que l'on plante des légumes ou des humains, c'est toujours leur donner un meilleur terroir, c'est les faire passer d'un moins vers un plus, de les intégrer dans un processus de perfectionnement. Son utilisation sans discernement et dans l'ignorance des subtilités nazies nous conduit à penser que, sommes toutes, ces mouvements dont sont victimes les familles des départements du Rhin et de la Moselle comportent non pas une amélioration (nous n'allons pas jusque-là) mais un moindre

mal. En utilisant ce terme sans exercer un regard critique, nous perpétuons le mensonge nazi.

Or qu'en est-il de nos familles prises dans des rafles et je cite ce ressortissant allemand en place à Metz qui adresse une protestation auprès du ministre de l'intérieur du Reich Dr Frick : « Ce qui se passe en ce moment, lors des déportations de janvier 1943, dépasse en rigueur et en brutalité tout ce qui a précédé. On conduit par la force, les gens par milliers, de leur patrie vers l'Est, en les obligeant à abandonner leurs biens et à aller avec un peu de bagages à main vers l'inconnu. La manière dont ces transferts ont été effectués devait à peine être dépassés par les Bolchéviques. « Voir Dieter Wolfanger » « La Nazification de la Lorraine-Mosellane »

En aucun cas les incarcérés en camps spéciaux, les PRO, bien que considérés comme des « Volksdeutsches » susceptibles de « conversion » au nazisme, n'étaient prévus à court terme dans les projets de ces implantations. Ils étaient considérés comme des ennemis du III^e Reich.

Ce « transfert-forcé » était une action politique camouflée par des mots qui laissaient croire à une action vertueuse.

Une tentative de conversion au nazisme. C'était une horrible déportation politique ! Le chef d'accusation de tous ceux qui ce jour-là furent emmenés était : « politiquement suspects pour vivre à la frontière avec la France » En allemand « Grenzpolitischunzuverlässig ». La spoliation a été totale. Il ne s'agissait pas de coloniser des régions annexées par les nazis avec des « traîtres »

Parler d'une transplantation c'est nier le choc d'une arrestation en pleine nuit, avec un délai de deux heures pour faire ses bagages. C'est l'horreur de l'arrachement à sa terre natale, un dépouillement que suppose l'abandon de ses biens, d'une vie confortable, pour être projeté dans l'inconnu. Le transport subi dans des conditions précaires, en plein hiver, la brutalité de la soldatesque, l'incertitude, la perte de la liberté, l'incarcération en camps insalubres, surveillés par les sbires à *Têtes de Morts* : les SS, et la mise au travail forcé pour soutenir l'effort de guerre nazi. (12 hrs/jrs et quelquefois plus), c'est bel et bien une déportation pour des motifs politiques vis-à-vis de membres suspects pour vivre à la frontière française. Ils avaient choisi de rester Français.

C'est pour ses raisons que, nous, les PRO incarcérés en camp spéciaux n'accepteront jamais ce terme, infamant pour nous, de transplantation car il lénifie, trahit la réalité. Loin de nous comparer ou de rivaliser avec d'autres catégories de victimes du Nazisme, la vérité oblige tout le monde à reconnaître ce

qui a été un drame dans la société alsacienne-mosellane de l'époque et de la même façon que certains récusent le titre de « collabos » à ceux qui étaient ralliés au nazisme, nous récusons l'appellation de transplanté pour ce qui a été un transfert-forcé ; une déportation politique. Et tout autant le mot de résidence même forcée¹.

Nous formulons les vœux suivants et nous nous adressons aux historiens, aux journalistes, aux politiques de tout bord, et aux agents administratifs de tout ministère :

- 1) Veuillez ne plus utiliser le terme « transplantation » sans en expliquer le sens. C'est un euphémisme mensonger parce qu'il véhicule la fourberie nazie exercée contre les familles patriotes.
- 2) Être entendus, considérés comme des déportés, incarcérés en camps spéciaux puisque c'était là notre condition de vie imposée par les nazis, notre « spécificité ». ■

Hubert France et les Patriotes Résistants à l'Occupation
incarcérés en camps spéciaux.

Liste de localités du Sud du Haut-Rhin dont le nombre de personnes ou de familles transplantées a pu être reconstitué :

Altkirch	96 personnes	Huningue	30 familles
Ballersdorf	18 familles (44 personnes) y compris Aspach, Dannemarie, Elbach, Retzwiller (jeunes gens de ces communes impliqués dans le drame).	Illfurth	16 familles
Carspach	17 familles	Kiffis	8 familles
Chavannes-sur-l'Etang	3 familles (12 personnes)	Koestlach	17 familles (70 personnes)
Courtavon	4 familles	Levencourt	6 familles
Feldbach	20 familles	Liebsdorf	4 familles
Grentzingen, Henflingen et Oberdorf	52 familles dont 81 personnes à Oberdorf	Moernach	71 personnes
Hagenthal	74 personnes	Neuwiller	9 familles
Hegenheim	15 familles	Oltingue	100 personnes
Heimersdorf	5 familles (22 personnes)	Riespach	88 personnes
Hirsingue	106 personnes	Roppentzwiller	25 familles (66 personnes)
Hirtzbach	76 personnes	Saint-Ulrich	23 personnes
		Waldighoffen	50 personnes
		Winke	83 personnes
		Wittersdorf	16 familles
		Wolschwiller	24 familles

¹ Des professionnels de l'armement ont été avec leur famille élargie et placés à proximité des entreprises notamment dans la Ruhr, et aussi forcés, ou certains fonctionnaires et professeurs, pour autant ils n'étaient pas considérés de la même façon que

« les incarcérés » et n'en faisaient pas partie. Je connais plusieurs cas. Ils sont très minoritaires et ne peuvent être arguer pour débouter les déportés. .

ANDRÉE GADAT

Une passionnée, patriote jusqu'au martyre

DEUXIÈME PARTIE (SUITE DU NUMÉRO 28)



DANS LES GRIFFES DE LA GESTAPO : UNE SEMAINE TERRIBLE

Installée à l'Hôtel du Pont, une sinistre équipe de la Gestapo de Paris (alors localisée rue de la Pompe) est dirigée par le *Hauptsturmführer* (capitaine) Erich Wenger. Elle rassemble des collabos de différents pays. Andrée Gadat est embarquée en chemise de nuit dans un camion avec ses compagnons d'infortune. Jean-Michel Rémy est méconnaissable après le calvaire qu'il a subi. À Baccarat, les interpellés doivent rester debout dans la cour, face au mur, les mains levées. Ils sont roués de coups s'ils les baissent.

Andrée Gadat tente de disculper son collègue Roger Deschamps et Guy son jeune frère, en vain : ils seront fusillés six jours plus tard le 1^{er} septembre, dans les bois de Grammont. Elle arrive à disculper et à faire libérer ses amis Antoine, le lundi 1^{er} septembre, ainsi que la femme enceinte d'un résistant recherché, Stanis. Elle prend tout sur elle avec beaucoup de courage et de dignité. Elle réagit avec un cran hors du commun face aux hommes de la Gestapo. Elle subit des interrogatoires et aussi des tortures...

Selon le témoignage d'une femme de ménage, les gestapistes lui avaient ébouillanté les jambes dans une baignoire, au point qu'elle n'avait plus de peau. D'autres témoignages, invérifiables dans le détail confirment qu'elle résiste et proclame « *Je suis catholique ! Je suis Française !* ». Son employée de maison, Lucette, âgée de vingt-quatre ans, détenue avec elle jusqu'au 1^{er} septembre rapporte cet échange avec les policiers allemands :

« *Andrée demande aux Allemands :
- Puis-je dire à mon employée
ce qu'il faut qu'elle réponde ?
- Oui
- Dites tout ce que vous savez,
dites la vérité.* »

Lucette prouve alors qu'elle n'est au courant de rien dans l'affaire des radios.

Cependant, sur un message qu'elle a fait passer à sa maman, madame Calba¹, elle écrit au crayon de papier : « *Les souffrances physiques ne sont rien à côté des souffrances morales* » et aussi « *Nous allons partir en camp de concentration* ».

« Nous », c'est-à-dire elle-même et Thérèse Stutzmann, sœur et gouvernante du curé de Domèvre-sur-Vezouse, arrêtée le mardi 29 août au presbytère en compagnie de trois résistants et du jeune abbé Arnould. Les deux femmes n'ont livré personne. Parlant d'Andrée Gadat, un officier allemand aurait dit : « *On ne fusille pas une femme pareille* ».

Compte-tenu de la situation militaire qui devient critique en Lorraine pour l'occupant², plutôt que de déporter les résistants capturés, les chefs du SD de Baccarat décident de les passer par les armes.

Andrée Gadat et Thérèse Stutzmann, âgées de trente et un ans l'une et l'autre, sont exécutées le matin du dimanche 3 septembre, à deux cents mètres de l'endroit où les neuf hommes détenus avec elles ont été massacrés deux jours auparavant.

Un soldat américain a découvert leurs corps le 11 novembre 1944 dans l'état que l'on peut imaginer, soixante-dix jours après leur exécution. Andrée Gadat portait des vêtements qui n'étaient pas les siens. On a pu l'identifier grâce à son livre de prières qui ne l'avait pas quittée.

Ce drame affreux a bouleversé la vie de toute la famille. De ses trois enfants tout d'abord et de ses parents, écrasés par cette catastrophe, et qui ont recueilli les orphelins. À son retour de captivité en 1945, Georges Gadat est accablé de chagrin. Il en veut à ceux qui ont entraîné Andrée dans cet engagement dangereux. Au soir de sa vie, il écrit dans ses souvenirs : « *un certain temps, je lui en ai voulu de s'être laissée entraîner dans une aventure qui devait mal finir. Et puis, avec le temps, j'ai*

pensé qu'elle avait été conduite par son idéal naturel, et par le fait qu'elle croyait en agissant ainsi, contribuer à faire avancer les choses et probablement hâter le retour des prisonniers. »

HOMMAGES

Inhumée provisoirement à Baccarat, ses obsèques solennelles ont lieu le 11 avril 1945 dans l'église de Vacqueville, son « pays », devant une assistance émue et recueillie qui déborde d'une manière considérable de l'église du village. Les enfants des écoles du secteur de Baccarat, et les résistants de toute la contrée rendent les honneurs dans les deux communes en présence des représentants de la Gendarmerie, de l'Armée et d'une délégation de l'Union des Femmes Françaises. L'homélie prononcée par l'abbé Stutzmann et les éloges funèbres prononcés par son inspecteur Monsieur Deletang et Madame Grundfelder, directrice honoraire de l'École Normale d'institutrices de Nancy, ont été à la hauteur de la qualité de l'héroïne.

En hommage à Andrée Gadat, la promotion 1947-1951 de l'École Normale d'institutrices de Nancy a pris le nom de l'institutrice patriote : *Promotion Andrée Calba*.

Tous les ans, l'Amicale du GMA-Vosges et la municipalité de Neufmaisons associent à la commémoration du combat du maquis du GMA-Vosges à la ferme du Viombois (4 septembre), la mémoire des prisonniers arrêtés à Neufmaisons et en particulier celle d'Andrée Gadat. ■

Claudette Thomann-Gadat, fille d'Andrée Gadat et Jean-Michel Frémion, professeur agrégé d'histoire-géographie, auteur de recherches sur la Résistance dans l'est du Lunévillois.

¹ Une employée de l'Hôtel du Pont a clandestinement apporté un papier dans lequel Andrée Gadat essayait de rassurer ses parents. Cette dame a supplié la maman d'Andrée de détruire devant elle ce billet après en avoir pris connaissance. Pour lui éviter des représailles, la maman a accepté à regret, mais elle avait eu le temps de bien mémoriser ce qui devait être le dernier message de sa fille. Et elle en rappelait souvent les termes devant sa petite-fille Claudette.

² Les Allemands ont-ils hésité entre la déportation et l'exécution de leurs prisonniers ? Il faut savoir que ce qu'on a appelé « la fausse libération de Nancy » a eu lieu le 1^{er} septembre : entrée d'une avant-garde US de l'armée Patton sur les hauteurs ouest de Nancy.

Elle a obligé les Allemands à se replier dans l'est de l'agglomération. Leur départ précipité a permis à l'équipe du Bataclan noir de se sortir des griffes de la Gestapo du boulevard Albert 1^{er} en s'évadant de la prison Charles III où elle était ramenée chaque soir après les interrogatoires.

De plus, entre le 31 août et le 2 septembre, les Allemands évacuent le Struthof avec difficulté. Les trains sont bombardés et la première évacuation doit être reportée au 1^{er} septembre. Il est donc possible que ce contexte ait décidé le SD de Baccarat de choisir l'exécution des prisonniers plutôt que leur déportation.

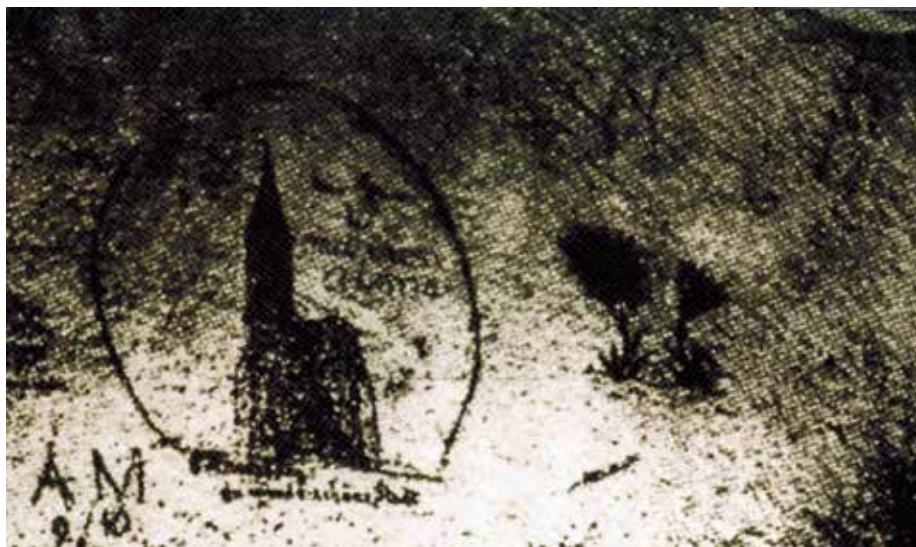
Le SD ou Sicherheitsdienst est la police politique du Reich, comprenant notamment la Gestapo.

L'université de Strasbourg « repliée » à Clermont-Ferrand.

L'Université de Clermont-Ferrand venant d'entrer dans de nouveaux bâtiments, avenue Carnot et disposant aussi de locaux avenue Vercingétorix, put héberger l'Université de Strasbourg, évacuée de la capitale alsacienne, au moment de la déclaration de guerre, début septembre 1939.

Les nouveaux locaux accueillirent les sept facultés, dont, particularité alsacienne, les facultés de théologie catholique et protestante, ce qui permit d'enrichir fortement l'enseignement universitaire de la place. Les deux universités et leurs instituts vont s'accorder sur le parallèle des enseignements, et leur complémentarité pour la médecine et le droit, sur la répartition des inscriptions et sur les problèmes matériels. Les étudiants suivront les cours de l'une ou de l'autre et passeront les mêmes épreuves d'examen ou de probation.

Pour loger les étudiants alsaciens et lorrains, outre les locaux de la cité universitaire à leur disposition, on aménagea un immeuble, rue Rabanesse, pour une soixantaine d'étudiants, qui sera baptisé la « Gallia », en souvenir du nom du foyer étudiant de Strasbourg, et loua une villa à Royat pour une vingtaine de jeunes.



© Archives départementales du Pays du Dôme

Œuvre d'un membre de l'Université dans un cachot de la Gestapo à Clermont. Ce graffiti représente la Cathédrale de Strasbourg prisonnière des nazis.

Un défi intolérable aux yeux des nazis

Lors du premier Conseil historique de l'Université de Strasbourg, le 21 octobre 1939, le recteur Adolphe Terracher évoqua :

« les difficultés et les devoirs particuliers qui imposent la résidence sur les terres d'une autre Université ainsi que l'obligation absolue de maintenir la cohésion et la vitalité de l'Université pour la rendre intacte à l'Alsace-Lorraine ».

Foi et espérance en l'avenir.

Après l'armistice, entré en vigueur le 25 juin 1940, la plupart des étudiants et des

professeurs décidèrent de ne pas rentrer dans leurs départements annexés et les deux Universités, attachées à la liberté de l'esprit et à l'idéal de liberté tout court, témoignèrent de cette volonté et deviendront rapidement un foyer de résistance aussi bien chez les enseignants et les personnels administratifs, que chez les étudiants.

L'Université « française » de Strasbourg fut tout particulièrement visée par les Allemands.

Le Gauleiter Robert Wagner¹, son administration allemande et beaucoup de responsables nazis ne supportaient pas qu'une Université alsacienne poursuive sur une terre française ses recherches

scientifiques et la dispense de ses cours à des étudiants alsaciens et lorrains, par des professeurs alsaciens, qui avaient tous ensemble, refusé de rentrer en Alsace.

Dès juillet 1940, une première demande pour la fermer et transférer professeur étudiants et matériels à Strasbourg, et les suivantes réitérées d'une manière pressante, n'obtinrent que des fins de non recevoir ; le maintien de cette université française de Strasbourg, organisant des examens et octroyant des diplômes, avec l'approbation des gouvernements de Vichy successifs, ou, ce qui revenait au même, leur refus de céder aux exigences allemandes, constituait un camouflet permanent et intolérable aux yeux des nazis. De surcroît, au sein de ses facultés, les étudiants réfugiés, rejoints par de jeunes expulsés, puis par de jeunes évadés d'Alsace et de Moselle, focalisaient une résistance de moins en moins larvée, et développaient un véritable front du refus.

L'Université française de Strasbourg demeurera un défi d'autant plus insupportable, que va s'ouvrir la *Reichsuniversität Strassburg*, inaugurée le 23 novembre 1941, dont le but était de dispenser et de promouvoir le rayonnement culturel et politique du Reich nazi.

Infiltration et répression

Avec l'occupation de la zone sud, à partir de novembre 1942, certaines autorités allemandes pensaient qu'il

¹ Gauleiter (préfet politique) et Reichsstatthalter (gouverneur civil) du Pays de Bade, Wagner est nommé par Hitler, le 2 août 1940, Chef der Zivilverwaltung (chef de l'administration civile) d'Alsace, province rapidement rattachée au Gau du Pays de Bade. Nazi

fanatique, ayant reçu la mission de germaniser et de nazifier l'Alsace en dix ans, il voulut en faire une province allemande modèle en cinq ans. Pendant près de cinq années, les Alsaciens vécurent dans leur chair et leur âme le drame terrible de l'annexion nazie.



© BNUIS

Paul Collomp, Brillant héléviste de l'Université de Strasbourg lors de la rafle de novembre 1943

était temps de percer enfin cet abcès. Le Reichsführer Heinrich Himmler avait donné son accord pour transférer en Allemagne les quelques cinq cents étudiants et professeurs mais sous réserve de l'accord du ministre des Affaires étrangères, Joachim von Ribbentrop, qui y demeurait hostile, du fait des relations diplomatiques avec le régime de Vichy. Par conséquent, Himmler estimait qu'il fallait, dans l'immédiat, n'exercer aucune violence, mais plutôt s'infiltrer dans les associations d'étudiants afin de recueillir le maximum d'informations avant d'agir à bon escient.

Les coups d'assommoir que les Allemands vont asséner à trois reprises à l'Université ne sont pas seulement l'objet de représailles à des manifestations d'hostilité ou, plus gravement, à des attentats ; ils résultent bien d'une volonté affirmée depuis 1940, de rapatrier vers Strasbourg, ou d'autres universités allemandes, le corps professoral et les centaines d'étudiants, alsaciens et mosellans, et de procéder à la fermeture de cette Université de Strasbourg française.

Les nazis pensaient que ces opposants « momentanés », qui étaient de souche

allemande, (*Volskdeutschen*) allaient devenir par une (*Umschullung*) , une rééducation, un recyclage de six mois, de futurs *Reichsdeutschen*. C'était évidemment une vue de l'esprit aberrante, mais c'était elle qui faisait agir Wagner et l'administration nazie en Alsace.

Le 24 juin 1943, l'étudiant Georges Raynaud (dit Fernoël du 1^{er} Corps franc d'Auvergne), tombé dans un piège au domicile du professeur résistant Jean-Marie Flandin², abat les deux agents de la Gestapo qui voulaient l'appréhender. Ce troisième attentat en cinq jours, va servir de déclencheur à une action brutale du *Sicherheitsdienst* (SD, Service de Sécurité du reich). Au cours de la nuit suivante, vers 1h30, les Allemands cernent l'immeuble de la Gallia. Trente-sept étudiants sont arrêtés, ainsi que deux autres cueillis à leur arrivée au foyer, au petit matin. Ils sont conduits à la caserne du 92^e Régiment d'infanterie — devenue prison militaire, où sont emprisonnés les résistants arrêtés par la Gestapo — pour interrogatoire et contrôle d'identité. Ils seront emprisonnés à Moulins, puis transférés, vers la mi-juillet au camp de Royallieu, près de Compiègne, avant d'être déportés vers les camps de concentration de Buchenwald et de Dora, d'où onze d'entre eux ne reviendront pas.

La rafle du 25 novembre 1943

Les Allemands choisissent la reprise des cours universitaires de début novembre pour lancer une vaste opération.

Le 25 novembre, les bâtiments universitaires de l'avenue Carnot font l'objet d'une rafle d'envergure, organisée par le SD de Vichy, dont dépendait Clermont-Ferrand, avec l'aide de près de deux cents soldats de la Luftwaffe.

L'opération avait pour but d'arrêter dix-sept personnes, dont les noms étaient apparus lors d'interrogatoires précédents de résistants, tous les étudiants étrangers et juifs, tous les Alsaciens et Lorrains de 18 à 30 ans susceptibles de travailler pour la Résistance et les doyens des Facultés.

Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne auprès de Vichy, adressa par télégramme

le 9 décembre au ministre des Affaires étrangères à Berlin, un compte-rendu de l'opération ajoutant en outre que :

« L'attention a été attirée sur le fait que lors de toutes les opérations récentes contre les mouvements de résistance à Clermont-Ferrand, des pistes vérifiables menaient à l'Université de Strasbourg en exil. Du reste, il y a un an et demi, l'Ambassade a rendu attentif le gouvernement français sur les menées intolérables de cette Université et a estimé opportune, à ce moment-là déjà, sa dissolution ».

Les policiers de la Gestapo et les soldats obligent brutalement les étudiants, le corps professoral et le personnel universitaire à se regrouper dans la cour de l'ancienne Faculté des lettres. Le professeur de papyrologie Paul Collomp, est abattu lors de l'intrusion de policiers dans le secrétariat, qui voulaient se saisir des adresses des professeurs soupçonnés de résistance. Blessé au ventre, il agonisera sans soins pendant plusieurs heures³.

Un jeune collégien clermontois de 15 ans, qui tentait de fuir par une fenêtre, est tué sur le champ ; deux autres étudiants sont grièvement blessés, ainsi que le professeur de théologie protestante Robert Eppel à son domicile.

Une opération parallèle se déroule dans les bâtiments du Rectorat, avenue Vercingétorix, où les Allemands contrôlent 200 personnes.

Sous la direction du chef du *Sonderkommando* de Clermont-Ferrand, Paul Blumenkamp⁴, aidé par les dénonciations d'un étudiant en lettres, Georges Mathieu, un premier contrôle d'identité et un premier tri sont effectués. Georges Mathieu s'était introduit dans le réseau de résistance « Combat-Etudiant », fournisseur de faux-papiers aux étudiants alsaciens et mosellans ; arrêté par la Gestapo, il s'était mis à la solde de la police allemande. Sur les 1200 personnes rassemblées, 800 d'entre elles, clermontoises pour l'immense majorité, sont relâchées. Conduites à la caserne de l'ancien 92^e Régiment d'infanterie, les autres font l'objet d'un contrôle

² Chef du service de renseignements des Mouvements unis de la résistance (MUR) d'Auvergne. Il est abattu le 6 mars 1944, à Clermont-Ferrand, par la Gestapo. Les MUR avaient été créés en janvier 1943 par la fusion des trois principaux mouvements de résistance en zone-sud, Combat (H.Frenay), Libération (E.d'Astier) et Franc-Tireur (J-P. Lévy). En décembre 1943, en intégrant trois mouvements de la zone-nord, ils formèrent le MLN (Mouvement de libération nationale).

³ Il appartenait au Réseau Action 6, du BCRA. Bureau Central de Renseignement et d'Action, 2^e Bureau de la France Libre, dirigé par le colonel Passy (A.Dewavrin), en liaison avec les réseaux et mouvements de la résistance en France occupée.

⁴ Qui qualifiera l'Université de Strasbourg « d'ancre du mensonge, école de l'assassinat et pépinière de terroristes ».

d'identité plus poussé et parmi elles, 110 sont arrêtées. Seule, une trentaine d'entre elles reviendront des camps de concentration.

Le 8 mars 1944, c'est au tour du corps professoral médical d'être inquiété. Des arrestations vont être effectuées à l'Hôtel-Dieu, dépendant des Universités de Strasbourg et de Clermont-Ferrand, sur dénonciation de son directeur, un dénommé Maucour. Ces personnes vont rejoindre d'autres Clermontois arrêtés, dont Mgr Piguët, évêque de Clermont-Ferrand, et tous feront partie d'un convoi de 2 500 personnes déportées de Compiègne, le 2 juillet, vers les camps de concentration. Près de 1 000 mourront pendant le voyage ; 181 seulement reviendront de ces camps.

Au soir de ce 8 mars 1944, au sous-sol du foyer étudiant du Cercle Saint-Louis rue Montlosier, le professeur de droit Claude Thomas (qui avertissait ainsi ses étudiants en Travaux pratiques : « Je m'appelle Thomas et je veux des preuves »), anime une réunion du Clan routier scout alsacien-lorrain universitaire Notre-Dame de France, dont il est le nouveau chef. Il avait accepté en début d'année de remplacer Joseph Fleisch, arrêté le 25 novembre 1943, comme coordinateur du groupe clandestin « Centurie Gergovie » du GMA-Sud, auquel appartenaient la plupart des jeunes scouts routiers protégés par le professeur Thomas.

Déportations en séries

De retour d'une séance de cinéma, une colonne de soldats allemands se dirigeant vers son casernement, est l'objet, vers 20h, rue Montlosier, près de la place de la Poterne, d'un jet de trois grenades, perpétré par des hommes de la 1^{ère} Compagnie FTP, postés sur une terrasse surplombant la rue. Cet attentat fait un mort et quatre blessés graves. Les soldats, avec les renforts des agents de la police allemande, ratissent alors la rue et celles qui donnent sur la place à la recherche des terroristes.

Au Cercle Saint-Louis, grâce au professeur Thomas et à quelques étudiants clermontois qui occupent l'attention des Allemands et retardent leur perquisition, les routiers alsaciens et lorrains s'échappent par la porte arrière menant au jardin du couvent des Dominicains tout proche.

Claude Thomas, à cause d'une attitude provocatrice, insolente même, se retrouve arrêté avec le petit groupe d'étudiants. Déporté à Buchenwald, il mourra plus tard au camp de Dora.

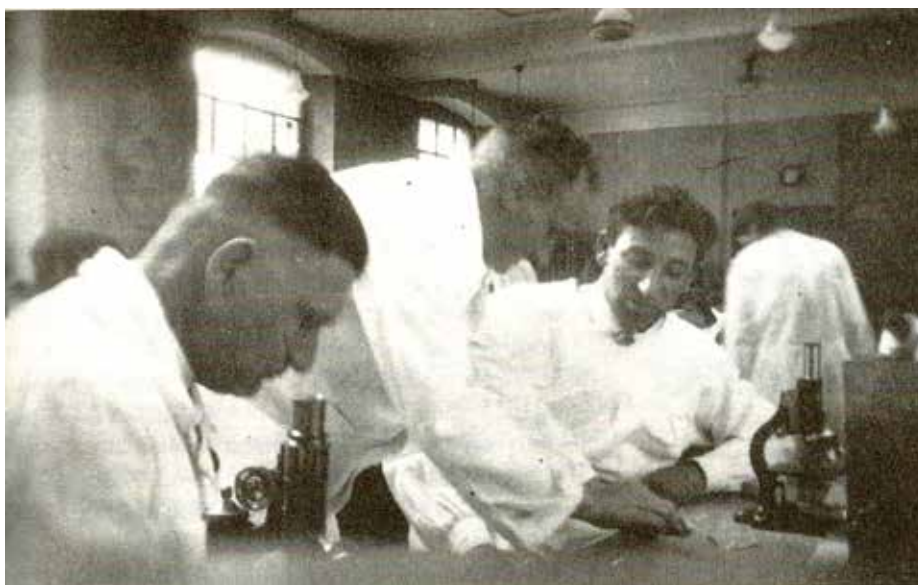
Il faut ajouter, hélas, d'autres arrestations et d'autres déportations à l'encontre des étudiants, des professeurs et des fonctionnaires de l'Université, telles, le 4 novembre 1943, celles des bibliothécaires de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, dont Serge Fischer, qui avait organisé en 1939, le transfert et la cache des volumes de la Bibliothèque ; et d'autres encore par vagues, au cours des mois d'avril, mai et juin 1944. La plupart seront déportés et beaucoup ne reviendront pas. Afin de leur rendre hommage et perpétuer leur mémoire, une plaque de marbre fut apposée dans l'aula du Palais universitaire de Strasbourg, sur laquelle sont

inscrits les 119 noms des universitaires, professeurs, étudiants et agents, morts « tués à l'ennemi, déportés, fusillés, assassinés » au cours ou à la suite des arrestations individuelles ou des rafles. En fait, chaque année l'institution commémore le nom de 139 personnes martyres (le nombre indiqué sur la plaque apposée à l'Université de Clermont-Ferrand, « 139 personnes disparues dans les diverses opérations menées à Clermont-Ferrand par l'occupant contre la résistance de l'Université »).

Pour son engagement dans la Résistance, l'Université de Strasbourg s'est vu décerner la Médaille de la Résistance avec rosette, le 31 mars 1947. ■

Daniel Froville

Deuxième partie dans le prochain numéro du *Courrier du Mémorial*



Pendant ce temps, dans les locaux de l'université de Strasbourg occupée par les nazis, le criminel Hirt (au centre), le "docteur" du Struthof, se livre à de sinistres expériences.

⁵ Mgr Piguët est arrêté en mai 1944. Seul évêque français déporté à Dachau. Il laisse un livre témoignage *Prison et déportation*, Paris, SPES, 1947. Reconnu en juin 2001 « Juste parmi les nations », pour le sauvetage de juifs qu'il a mené.

⁶ Le Groupe Mobile d'Alsace-Sud, émanation du réseau de résistance 7^e Colonne d'Alsace - Réseau Martial, fut créé et coordonné par le jeune étudiant médecin Bernard Metz. 3 centurions (compagnies) en Dordogne, 3 centurions dans le midi toulousain, 1 centurie dans le Lot, participèrent, aux côtés des FFI locaux à la libération de leurs départements ; puis elles formèrent en septembre 1944, la Brigade Alsace-Lorraine,

sous le commandement du colonel Berger, alias André Malraux. Cette unité rejoindra l'armée du général de Lattre de Tassigny et participera héroïquement aux combats de libération de l'Alsace.

⁷ Serge Fischer était le responsable pour l'Auvergne du Front National communiste. Il est le frère d'Edmond Fischer — bien connu des Amis du Mémorial Alsace-Moselle, qui rejoindra le maquis dans le Lot, commandera la compagnie Rapp du bataillon Metz, au sein de la Brigade Alsace-Lorraine.

Rencontre des Mémoires
Janvier 2017

Rencontre
des Mémoires 



À travers leurs témoignages, ils nous livrent
leurs réflexions autour de la question :

"SUIS-JE CE QUE LE PASSÉ A FAIT DE MOI ?"



Les élèves des classes Abi-bac, lycée Marc Bloch de
Bischheim et Leclerc de Saverne.

Une fois de plus la Rencontre des Mémoires fut un franc succès qui a mobilisé près de 500 participants pendant trois jours du 11 au 13 janvier. Nous y reviendrons prochainement avec la publication des Actes qui est en préparation. Une nouveauté pour cette cinquième édition : une table ronde avec des lycéens de classe terminale animée par Marie-Claire Vitoux professeur honoraire de l'UHA. Des élèves « Abibac » (délivrance simultanée du baccalauréat français et de l'Abitur allemand) du lycée Leclerc de Saverne et du lycée Marc Bloch de Bischheim avec leurs professeurs Nathalie Schmitt-Wald et Édith Stroh-Weber sont intervenues : à travers leurs témoignages, ils nous livrent leurs réflexions autour de la question : "Suis-je ce que le passé a fait de moi ?"

1. Quels sont les événements vécus ou transmis qui vous ont le plus marqués ?

Lors de nos séances de réflexion, deux grands types de mémoires ont émergé : celles liées à la Seconde Guerre mondiale et celles liées au passé colonial français.

Jonathan, élève de terminale ES : En préparant ce colloque j'ai eu l'occasion de me pencher plus précisément sur le passé de mon grand-père et découvrir des histoires concernant la Seconde Guerre mondiale que je n'aurais jamais soupçonnées. J'ai ainsi appris que mon arrière-grand-père paternel était en effet un informateur en Alsace. Il a également donné refuge à des membres du régiment du Général Leclerc à Truchtersheim. Enfin, il a été inquiété lors du départ des Allemands. Ces derniers ont tenté de s'emparer de sa voiture et de ses richesses lors de leur repli. Cependant il avait pris soin de tout cacher, pneus et argenterie, dans son jardin. Avec ce projet j'ai pu associer ces mémoires de mon grand-père au récit général de la guerre qui me semblait jusque-là bien abstrait.

Marine, élève de terminale L : Pour ma part, mes mémoires nous ramènent aux rives du Rhin au Nord de Strasbourg. Mon arrière-grand-père paternel employé dans une usine d'armement tenue par les Allemands à Haguenau est mort sur son lieu de travail bombardé en 1944. Il laissa derrière lui une veuve ainsi que deux jeunes enfants.

Mon grand-père paternel a été enrôlé pour combattre en Algérie. Chauffeur des gradés, il a assisté aux premiers essais nucléaires réalisés dans le désert. Quelques années plus tard, il a succombé à un cancer généralisé.

2. Qui sont les porteurs de mémoires qui comptent le plus pour vous aujourd'hui ?



La famille transmet aussi beaucoup de mémoires heureuses Ici la jeunesse des aïeux de Sarah en Algérie

(La famille transmet aussi beaucoup de mémoires heureuses Ici la jeunesse des aïeux de Sarah en Algérie) À travers nos recherches, nous avons pu constater que nos mémoires nous sont transmises de diverses manières. L'un des premiers porteurs de mémoires dans l'enfance est bien évidemment la famille. On nous raconte comment nos grands-parents ont vécu leur jeunesse et bien souvent il s'agit de récits de vie pendant la Seconde Guerre mondiale ou d'autres guerres du XX^e. Ce sont souvent des événements anecdotiques et très person-

nels. Ils offrent un accès direct à la réalité du vécu de l'époque et du ressenti des populations.

On pense ensuite à l'école qui nous livre une connaissance rigoureuse du passé. La filière Abibac dans laquelle nous sommes inscrits, nous offre cette belle opportunité d'avoir un regard croisé, franco-allemand sur les événements passés. Nous avons ainsi pu réaliser que de part et d'autre du Rhin on n'a longtemps pas commémoré les mêmes faits.

3. Vous sentez-vous responsable ou comptable de ce passé ?



Une de nos trois séances de travail préparatoire, au lycée Leclerc de Saverne

Bernhard Schlink a exprimé dans un de ses discours l'idée de l'absence de troisième culpabilité quant aux événements de la Seconde Guerre mondiale. Nous adhérons à cette thèse.

À notre époque, il n'est plus question de culpabilité par rapport à ce qui compose notre mémoire.

Quant au fait d'être comptable de notre passé, certains diront que nous, Européens, avons une dette ad aeternam envers tous les peuples et les groupes ethniques qui ont été massacrés, d'autres diront que nos ancêtres ont déjà assez rendu de comptes et qu'il est temps de tourner la page. Il est effectivement nécessaire, un jour, d'arrêter de payer pour le passé car cela nous empêche d'avancer. Cependant, il est nécessaire de ne pas oublier ce qui s'est passé et d'en garder une trace. Il n'est plus question de rendre des comptes sur le plan matériel ou physique mais sur un plan moral et éthique. Être comptable du passé, c'est de le garder en mémoire et de le travailler pour en sortir quelque chose de meilleur.

4. Quel lien faites-vous entre citoyenneté et mémoires ?

Grâce au cursus Abibac, nous n'avons pas seulement étudié les mémoires en France après la Seconde Guerre mondiale mais aussi celles de l'Allemagne. Ceci nous a amené à distinguer l'ancienne RDA de la RFA. En Allemagne de l'Est, le nécessaire travail sur les mémoires n'a pas été réalisé après 1945. Aussi aucun sentiment de culpabilité n'a été développé contrairement à l'Allemagne de l'Ouest où ce sentiment s'est rapidement imposé. À l'Est, l'Armée rouge était héroïsée. Les responsables du génocide étaient forcément en Allemagne de l'Ouest. On peut donc avancer qu'une absence de travail sur la mémoire favorise la dictature. Platon au IV^e siècle avant JC déjà écrivait : « tous ceux qui font des choses laides et mauvaises le font malgré eux ».

Les morceaux choisis de Louis Aragon

Chanson de l'Université de Strasbourg

Dans le numéro de janvier 1944 du journal clandestin *Les Etoiles*, Louis Aragon, sous le pseudonyme de Jacques Destaing, publie son poème « Chanson de l'Université de Strasbourg ».

Cathédrale couleur de jour,
Prisonnière des Allemands,
Tu comptes inlassablement
Les saisons, les mois, les moments,
O cathédrale de Strasbourg ...

Enseigner c'est dire espérance
Etudier, fidélité.
Ils avaient dans l'adversité
Rouvert leur Université
A Clermont, en plein cœur de France...

Science, longue patience !
Mais d'où vient qu'ici tout s'est tu ?
Les Nazis sont entrés et tuent :
La force est leur seule vertu
La mort, leur unique science...

Les fils de Strasbourg qui tombèrent
N'auront pas vainement péri,
Si leur sang rouge refléurit
Sur le chemin de la Patrie
Et s'y dresse un nouveau Kléber...



... Regardez les Prussiens qui tremblent !...

Regardez-les : comme ils faiblissent !
Aux armes, héros désarmés
Conscients de leur destinée,
Pour Strasbourg, la France et le monde
Les bourreaux sont les condamnés.
Entendez cette voix profonde
Nous les chasserons cette année
Qui gronde qui gronde qui gronde
Malgré leurs chars et leurs complices...
Meurent les assassins gammés.

Document remis par Daniel Froville

Directeur de la publication : Marcel Spisser

Coordination : Monique Klipfel, Claude Morant

Rédaction : Barchi René, Baty Régis, Biret Mireille,
France Hubert, Frémion Jean-Michel, Hesse Barbara,
Khomtschenko Serguei, Roschoupkine Vladimir,
Schvenschikova Tatiana, Soukhanov Alexandre,
Marcel Spisser, Thomann Emannelle, Thomann-Gadat
Claudette, Veit Bernard.

Réalisation : CÂNDID

Impression : Gyss / Photos : D.R. / Dépôt légal :
mars 2017

© Tous droits de reproduction réservés.

AMAM
Président Marcel SPISSER
Trésorier Philippe SCHUHLER

L'AMAM est soutenue par :



Les blasons des communes qui soutiennent l'AMAM figurent dans le numéro du mois de mars 2016.

Appel à adhésion

L'Association des Amis du Mémorial de l'Alsace Moselle (AMAM) a besoin du plus grand nombre, élus, anciens combattants ou témoins, artistes, universitaires, enseignants, acteurs économiques, simples citoyens, pour donner au Mémorial son assise populaire, pour le promouvoir et en faire un lieu de Mémoire régionale, d'histoire générale, de sens et de pédagogie.

Adhères à l'AMAM en photocopiant (si possible) le bulletin ci-dessous et en l'envoyant à :
Marcel Spisser / 46 rue de Ribeauvillé / 67100 Strasbourg / spissercatherine@aol.com

NOM PRÉNOM

ASSOCIATION ou COMMUNE

ADRESSE

CP VILLE

TÉL. EMAIL

Adhère à l'AMAM et vous envoie la cotisation de €

à le signature

Cotisations : 25€ pour les personnes physiques
20€ pour les établissements scolaires
30€ pour les associations de moins de 200 membres et les communes de moins de 600 habitants
60€ pour les associations de plus de 200 membres et les communes de 601 à 1000 habitants
100€ pour les communes et les communautés de communes de 1001 à 5000 habitants
200€ pour les communes et les communautés de communes de 5001 à 10000 habitants
300€ pour les communes et les communautés de communes de plus de 10000 habitants